

# ពិធីឆ្នាំនាសម័យ

CÉRÉMONIES

DES

DOUZE MOIS

FÊTES ANNUELLES  
CAMBODGIENNES

Please  
return to  
Templation  
Library once  
you are done  
reading

**ANGKOR**  
DATABASE

COMMISSION DES MŒURS ET COUTUMES DU CAMBODGE

B de pPer e9

---

Mars 1955

# ពិធីបុណ្យដប់ខែ

CÉRÉMONIES

DES

DOUZE MOIS

FÊTES ANNUELLES  
CAMBODGIENNES

Membres de la Commission des Mœurs et Coutumes  
du Cambodge ayant collaboré à cet ouvrage :

M<sup>me</sup> PORÉE - MASPERO  
*de l'Ecole Française d'Extrême - Orient*

L'Achar CHAP - PIN

M<sup>mes</sup> PICH - SAL et CHHAM - CHHOM

MM. CHEK - PRAK, CHAU - TUCH

et

LUY - SIEN

*Dessins de*

SREY - CHUON

On ne trouvera pas ici une étude approfondie des cérémonies annuelles, mais un résumé qui, malgré sa brièveté, n'en donne pas moins de nombreux renseignements inédits.

Nous avons trouvé qu'il y aurait, en effet, intérêt à publier une sorte de guide pour l'étranger curieux d'avoir des explications sur les cérémonies qu'il aurait l'occasion de voir, ou pour ceux qu'intéressent les questions ethnographiques.

Afin de ne point gêner le lecteur par une abondance de noms qui lui sont étrangers, ceux-ci ont été réduits au minimum. Néanmoins, la question des transcriptions s'est posée, puisque nous ne disposions pas des signes nécessaires à la transcription scientifique, et puisqu'il n'en existe aucune autre qui soit officiellement adoptée.

Pour les consonnes, nous avons suivi l'usage courant, mais en rendant  $\bar{u}$  par *ca* et  $\bar{e}$  par *cha*, ce qui donne *àcàr* au lieu de *àchàr*, *chnàm* au lieu de *chhnàm*. Pour les voyelles, nous avons pris le parti d'employer les signes en usage pour le *quốc-ngữ*, les imprimeries locales les ayant toutes à leur disposition : ces signes ont été adaptés en tenant uniquement compte des commodités graphiques, de façon à transformer le moins possible la transcription de l'École Française d'Extrême-Orient.

*Eveline PORÉE-MASPERO.*

# TRANSCRIPTION UTILISÉE

---

๑	kha	ข	kho
๓	khà	ขา	khā
๑̇	khe	ขี	khi
๑̈	khei	ขี้	khî
๑̉	khŭ	ขื	khŭ
๑̊	khur	ขู	khur
๑̋	khỏ	ขุ	khú
๑̌	khó	ขุ	khu
๑̍	khuo	ขุ	khùo
๑̎	khò	ขุ	khó
๑̏	khie	ขุ	khie
๑̐	khưo	ขุ	khưo
๑	khé	ข	khě
๑̑	khè	ข	khé
๑̒	khai	ข	khěi
๑̓	khò	ขา	khô
๑̔	khou	ขา	khou
๑̕	kham	ข	khom
๑̖	khàm	ขา	khām
๑:	khah	ข:	khoh
๑:	kha'	ข'	kho'
๑̇,	khà'	ขา'	khā'



# Notions sur l'Organisation Culturelle au Cambodge

---

On sait qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne se formèrent dans la péninsule indochinoise des royaumes hindouisés, dont l'un devint le Kambuja (moderne Kampučĕ) que nous appelons Cambodge.

Mais des croyances, des coutumes, des techniques antérieures à l'introduction de la culture indienne firent que le Cambodge eut une civilisation particulière. Ainsi, les ruines d'Angkor, toutes inspirées des religions indiennes, n'ont cependant leurs pareilles ni aux Indes ni en Indonésie.

De plus, le Cambodge ne reçut pas une seule religion d'au-delà le Gange. Il connut les civilisations brahmaniques, et principalement le Çivaïsme, il suivit le bouddhisme du Grand Véhicule avec ses diverses sectes, et, enfin, depuis six siècles environ, il pratique le bouddhisme du Petit Véhicule dont le centre spirituel est Ceylan.

De ce passé, des traces nombreuses subsistent dans les fêtes et les cérémonies des Khmèrs, et, malgré son emprise sur l'âme cambodgienne, le bouddhisme, essentiellement tolérant, n'a point éliminé des croyances ou des rites qui lui sont étrangers. C'est ainsi qu'au Palais,

des *bàku*, descendants de brahmanes, officient dans toutes les cérémonies, tandis que les bonzes viennent dire et commenter les paroles du Buddha, conservées dans le canon bouddhique.

Le bouddhisme du Petit Véhicule est basé sur la conception du salut personnel. C'est en principe en s'occupant de son propre salut, et par la seule force de son exemple, que le bonze agira pour la communauté. Cependant, le laïque participera, en quelque sorte, au perfectionnement des religieux (et, suivant le terme consacré, il s'acquerra des mérites), par ses dons — aumônes de nourriture, de vêtements, construction et entretien des édifices religieux — et, en écoutant les récitations que font les moines, il pourra élever son esprit, et connaître la voie du Salut.

Mais puisque le religieux opère pour lui seul, nul prêtre n'existe pour distribuer des sacrements et guider les fidèles. La nécessité s'est donc fait sentir d'intermédiaires entre les laïques et le clergé : ce sont les *àcâr*.

Chaque village possède au moins un *àcâr*, sinon plusieurs qui sont alors plus ou moins spécialisés. C'est *l'acâr* qui indique les gestes rituels à faire, qui entonne les prières que doivent dire les fidèles. C'est lui qui officie dans les cérémonies, et les bonzes appelés pour telle ou telle fête restent à l'écart, récitant les préceptes bouddhiques, prenant le repas qui leur est offert en œuvre pie, mais ne participant en rien au rituel qui s'accomplit auprès d'eux, sous la direction de *l'acâr*.

C'est également *l'acâr* qui sert d'intermédiaire entre le peuple et les nombreuses divinités de la nature ou les mauvais esprits, que le bouddhisme tolère, mais qu'il ne reconnaît pas. C'est lui qui lit les horoscopes, qui détermine les moments propices, suivant les traités ou suivant les règles que lui a enseignées son maître (souvent en même temps son père), lui qui décide quelles sont, en telle ou telle occasion, les offrandes qui doivent être présentées.

Les offrandes sont très nombreuses, et l'on trouvera mention de quelques unes d'entr'elles dans le présent ouvrage. Pour la commodité de l'exposé, nous pouvons les classer en huit catégories :

1.— **Bougies et baguettes d'encens** : Les unes et les autres sont employées en toutes occasions. Les baguettes d'encens vont presque toujours par groupes de cinq.

Dans une grande partie des rites, les nombres cinq ou neuf représentent la totalité de l'espace, c'est-à-dire le centre et les points cardinaux, auxquels s'ajoutent les points intercardinaux si le nombre choisi est neuf. Tels sont, par exemple, les cinq, ou neuf, « monts de sable » élevés au Nouvel-An, les neuf *seimà* d'une pagode.

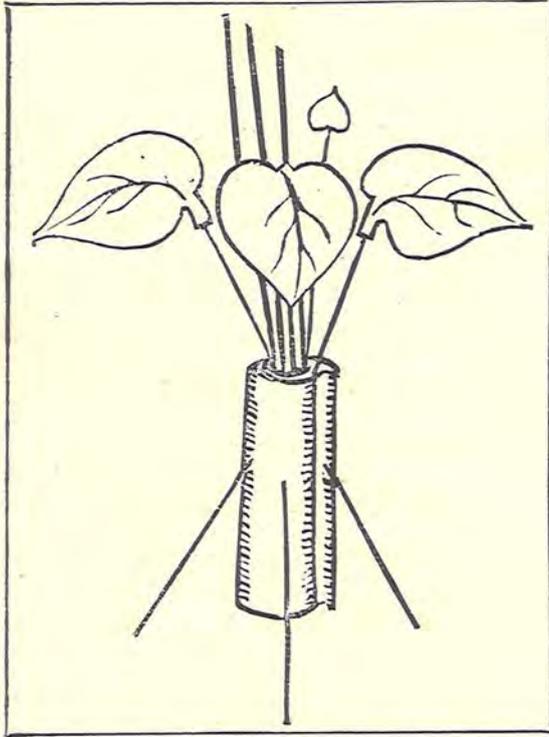
Mais comme la rose des vents indique les différentes positions du soleil dans le ciel, puisqu'il se lève à l'est et se couche à l'ouest, en passant, suivant les saisons, soit au zénith (centre), soit au sud ou au nord, le nombre cinq, dans les symbolismes asiatiques, représente également la totalité du temps.

Cependant, l'opinion orthodoxe est que, si l'on brûle cinq baguettes d'encens, c'est en l'honneur des cinq Buddha. Parfois, l'on ne brûle que trois baguettes d'encens, et l'on dit alors qu'elles représentent le Buddha, la Loi et le Clergé.

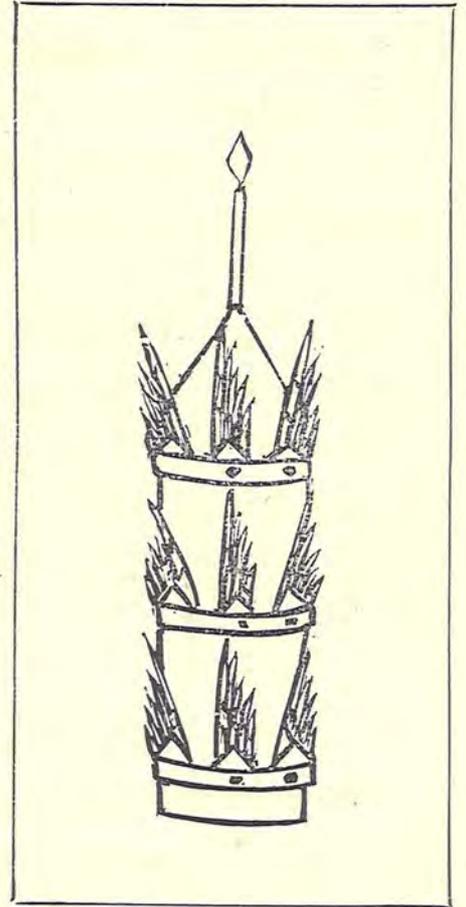
Les bougies sont piquées au centre de l'offrande, ou collées au bord d'un plateau, d'une coupe.

2.— **Offrandes à base de bananier** : On sait que son tronc est en couches concentriques, formées de cellules de grande dimension, gorgées de liquide. Frais, et débarassé de son enveloppe extérieure plus ou moins desséchée, il est lisse, d'un blanc délicat tirant sur le vert, et peut être aisément ciselé, ce qui permet de décorer à bon marché les hangars de fête et les pavillons crématoires. En outre, des tronçons plus ou moins grands servent de base à toute une série d'objets, strictement définis par l'usage,

qui sont une partie obligatoire des offrandes. Des morceaux de jeunes



bananiers, sur lesquels sont plantées noix d'arc et feuilles de bétel forment les *slà thor* (1). D'autres plus épais, ornés de triangles de feuilles de bananier dont le nombre est rituellement fixé, deviennent des *bâysei*. De larges lanières découpées dans la longueur du tronc, et fixées en nombre rituel par des bambous, forment les *pé*, sorte de plateaux où sont disposés les mets, cigarettes, etc... offerts aux esprits.



De l'une des couches d'un tronc, l'officiant peut fabriquer un bateau (*sampou*) qui sert dans les cérémonies d'expulsion, de même que le *sangkhũk*, sorte de litière, formée de plusieurs troncs accolés. Les feuilles, épinglées par une lamelle de bambou, deviennent de petits réceptacles appelés *kantòng*. Les *slà thor*, les *bâysei*, les *pé* ont de nombreuses variations suivant les emplois.

3.— **Offrandes à base de riz :** Celui-ci est employé sous toutes ses formes : non décortiqué, cru, cuit, les cuissons

(2) Il existe une autre catégorie de *slà thor* où le morceau de bananier est remplacé par un coco (*dóng*) c'est le *slà thor dóng* employé, le plus souvent, pour l'accomplissement d'un vœu, ou pour les rites funèbres.

variant également. A titre d'exemple, citons *l'angkar cēi* « riz cru de la victoire » qui consiste en un bol rempli de riz décortiqué, au centre duquel se dresse une bougie entourée de cinq pièces d'argent.

4.— **Offrandes animales** : Souvenir d'anciennes victimes sacrificielles, ces offrandes peuvent être l'animal entier — bœuf, porc, ou volaille — une tête de porc ou certaines parties d'un poulet. Il faut noter, pour les rites d'expulsion, le *mān' chkàng* qui est la dépouille d'un poulet étalée, ailes étendues, sur une croix de bambou. L'on peut classer dans ce groupe ce qui est, en quelque sorte des offrandes de remplacement : images en bois, palmes tressées ou terre (ces « images », parfois, se réduisent à de seuls blocs d'argile) qui sont substituées, en cas d'épidémie ou d'épizootie, aux bêtes ou hommes que l'on veut sauver de la maladie.

5.— **Offrandes de nourriture** : Elles sont comptées par plateaux, supportant, en général, cinq bols contenant des aliments de même catégories : riz cuit ; soupes et mets en sauce ; sucreries. Les diverses espèces de gateaux à base de riz gluant ont des emplois rituels déterminés. Les chiques de bétel, les cigarettes, qui les complètent vont également par cinq.

6.— **Parasols et bannières** : Celles-ci peuvent être longues de plusieurs mètres et faites de soie aux couleurs vives, ou de toile blanche (telles les « bannières de l'âme » des cérémonies funèbres) ; elles peuvent être en pièces de monnaie enfilées ; elles peuvent aussi n'avoir que quelques centimètres, étant découpées dans du papier. Les parasols, qui se superposent sur un même axe, en taille décroissante de la base au sommet, symbolisent, en général, la présence des *tēvodà*, dieux du panthéon bouddhique : ils sont de papier de couleur. De véritables parasols

ombragent les objets vénérés, et sont un instrument obligatoire du culte de *Krông Pāli* le Maître du Sol.

7.— **Offrandes diverses** : Elles peuvent être d'un emploi fréquent tels les flacons ou les coupes d'eau parfumée, les vêtements, ou réservées à une cérémonie déterminée comme les *phkār ben* de la Fête des Morts. Elles peuvent être dues à la préférence d'un *nāk tā* (génier foncier) qui a un faible pour les fleurs rouges, par exemple.

8.— **Musique** : Les Cambodgiens la classent parmi les offrandes (*dangvây*) et distinguent la « musique siamoise » de la « musique khmère » quoique la première ne soit pas plus que l'autre d'origine siamoise. L'orchestre « siamois » est employé pour les danses royales et les grandes cérémonies : les instruments qui la composent sont décrits dans la plupart des ouvrages sur le Cambodge. L'orchestre « khmèr » est plus particulièrement populaire ou paysan. Il est formé d'un ou plusieurs tambours de terre, d'un violon bicolore (le *tro*), du *càpei*, sorte de guitare à long manche recourbé, d'une flûte traversière (*pei pok*) et deux flûtes dont l'une est en bois, avec anche de roseau, et dont l'autre, le *khlôy* est en bambou, avec anche en feuille.

Les *skor arāk* « tambour des esprits », de la forme d'un vase à col fait de terre, parfois de bois, avec un fond de peau de python, sont plus particulièrement réservés aux cérémonies d'exorcisme.

Les airs, que les usages locaux déterminent suivant les cérémonies, doivent être toujours répétés trois fois.

# Le Calendrier

---

Les Cambodgiens ont un calendrier luni-solaire, c'est-à-dire qu'il est basé sur le mouvement de la lune, mais corrigé pour être en accord avec l'année solaire, ce qui est fait soit par l'addition d'un certain nombre de jours, soit par un mois supplémentaire obtenu par le dédoublement du mois d'*àsàth*. Les *hòrà* du Palais possèdent, pour leurs calculs, un calendrier solaire dont les mois, de trente ou trente-et-un jours, sont nommés d'après les signes du zodiaque. Mais on ne tient compte, couramment, que des lunaisons, sur lesquelles est basé le calendrier religieux.

Les mois lunaires sont alternativement de trente ou de vingt-neuf jours. Les premiers sont dits « femelles », les seconds « mâles », ou encore ils sont dits « pleins » et « manquants » (1). Les mariages ne peuvent être célébrés que durant les mois « femelles », à l'exception de *photrobot*, car on ne peut se marier durant le *vossà*.

Les lunaisons portent des noms d'origine sanskrite, mais peuvent être également désignées par un numéro d'ordre commençant par le mois de *mãksir* (2). Cette numérotation est antérieure à l'actuel système, où l'année débute en *cèt* ou *víssàkh*, et ne doit pas être postérieure à la fin du XIII<sup>me</sup> siècle, car Tcheou Ta-kouan, qui voyagea au Cambodge à cette époque, parle de fêtes de Nouvel-An se déroulant durant la seconde

(1) On les nomme également *kò bei* ou *kò buon* suivant que l'avant-dernier jour (*kò*) finit par un trois (*bei*) ou par un quatre (*buon*).

(2) Voir tableau des concordances à la fin du volume.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

quinzaine de *kattik*, ce qui, si l'on juge d'après les coutumes actuelles, mettrait le début de l'année aux premiers jours de *mãksir*.

Les mois sont divisés en deux parties : l'une qui va de la nouvelle lune à la pleine lune est appelé *khnòt*, l'autre partant du lendemain de la pleine lune et comprenant quatorze ou quinze jours, est dite *rónóc*. Les jours sont numérotés de un à quinze, avec l'adjonction du terme *kòt* « qui croît », ou *róc* « qui se démolit », suivant qu'ils sont de la quinzaine claire ou de la quinzaine sombre. Les huitième et quinzième jours de la lune croissante, le huitième et le dernier jour de la lune décroissante, sont des jours saints (*thngai sel*) ; les fidèles vont aux pagodes recevoir les commandements bouddhiques et, le deuxième et le quatrième jours saints, les moines font la confession de leurs fautes.

Les Cambodgiens ont une semaine qui correspond exactement à la nôtre, c'est-à-dire que le même jour est régi par la même planète ; à chacune, correspond une couleur :

*Thngai àtit* = jour du soleil = dimanche = rouge

*Thngai càn* = jour de la lune = lundi = orange

*Thngai angkãr* = jour de mars = mardi = violet

*Thngai púl* = jour de mercure = mercredi = vert

*Thngai prahos'* = jour de jupiter = jeudi = « couleur de nuage » (1)

*Thngai sók* = jour de vénus = vendredi = bleu

*Thngai sau* = jour de saturne = samedi = noir.

S'ils n'entrent pas en ligne de compte pour les dates des grandes cérémonies, les jours de la semaine ont une très grande importance pour

---

(1) Blanc-gris ou bleuâtre. Le blanc étant considéré comme la couleur de deuil, on se vêt, ce jour là, de teintes claires, ou d'étoffes à dessins blancs. Au Palais, la « couleur des nuages » étant réservée à ceux qui portent l'eau sacrée (comme l'eau du serment ou du bain du Roi), l'on ne porte pas le jeudi la couleur du jour.

les entreprises des particuliers. C'est ainsi que, dans certains villages, on ne veut ni vendre ni prêter de l'argent un lundi, mais fera volontiers des achats, car tout ce qu'on apportera chez soi ce jour là fructifiera. Le samedi est généralement considéré comme néfaste, mais il est aimé des esprits et démons, et on le choisira, de préférence, pour les cérémonies en l'honneur de ceux-ci. L'Épée Sacrée, palladium du royaume, ne peut être tirée de sa gaine qu'un mardi ou un samedi...

La coutume, qui n'a pas entièrement disparu, était de se vêtir de la couleur du jour ; dans les cérémonies royales, la teinte des ombrelles devait être également conforme à cette règle.

Les Cambodgiens ont connu plusieurs ères. Celle qui est actuellement en usage est l'ère bouddhique (*púth sakarãc*) qui prend pour point de départ l'entrée du Buddha dans le Nirvâna, ce qui eut lieu en 543 avant Jésus-Christ d'après la tradition cinghalaise. Le clergé fait partir les années de cette ère de la pleine lune de *vissàkh*, mais dans le calendrier civil elles commencent le 12 ou 13 avril, en même temps que les années de la Petite Ère (*cólla sakarãc*).

La Petite Ère, en effet, est basée sur la marche du soleil et son jour de l'an coïncide avec le 12 ou 13 avril. Elle a son point de départ en 638 après Jésus-Christ. Il existe, en outre, une Grande Ère (*mohà sakarãc*) qui est l'ère çaka employée pour les inscriptions d'Angkor : elle débute en 78 après Jésus-Christ.

De plus, les Cambodgiens se servent d'un cycle de douze ans portant des noms d'animaux qui, en se combinant avec les numéros d'ordre de 0 à 9, forment un cycle de soixante années : dans ce système, les changements de nom et de quantième ont lieu le premier jour de *cèt*. (1).

---

(4) Voir tableau de concordances à la fin du volume.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Les douze animaux ont une importance très grande dans la vie cambodgienne ; car, suivant l'animal présidant à l'année de la naissance, l'on règlera des questions graves telles que les sacrifices pour guérir d'une maladie, le jour pour entrer dans une maison neuve ; et, surtout, l'on pourra tirer les horoscopes qui détermineront la possibilité, ou l'impossibilité, d'un mariage.

## Nouvel - An

---

Les fêtes du Nouvel-An sont, pour les Cambodgiens, celles de « l'entrée dans l'année nouvelle » *cól chnàm thmei*. Mais en réalité, il y a deux « entrées », *cól*, l'une basée sur la marche de la lune et marquant un changement dans le cycle des douzes animaux, l'autre calculée d'après la marche du soleil et marquant le début de l'année civile. Comme la première « entrée » a toujours lieu le premier jour du mois de *cèt*, tandis que la seconde, variable par rapport aux phases de la lune, coïncide avec le 12 ou, plus souvent, le 13 avril, l'espace compris entre les deux « entrées » est plus ou moins long suivant les cas.

Ainsi, en 1949, l'année du rat finissait, et l'année du bœuf commençait, le premier jour de la quinzaine claire de *cèt*, soit le 30 mars, tandis que l'année 1311 de la Petite Ère, et, pour le calendrier civil, l'an 2492 de l'Ère bouddhique commençaient le 13 avril, soit le 15 lune croissante de *cèt*.

Seule, de nos jours, la seconde « entrée » est solennellement fêtée, les astrologues royaux décidant si les célébrations doivent durer trois ou quatre jours; mais le rite le plus important, celui des *phnom khsác* « monts de sable » peut commencer dès le début de *cèt* et s'accomplir tout le mois. Les monts de sable, dit-on le plus souvent — car les traditions varient — doivent représenter les grandes montagnes de la cosmologie indienne avec, au centre, le Mont-Meru, axe du monde, les autres étant situées aux points cardinaux et intercardinaux. La tradition lettrée veut que le « mont » central symbolise le Prāh Colamonei, stupa céleste où furent enfermés les cheveux que le Buddha coupa quand il quitta la vie

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

princièere. Comme pour bien des coutumes anciennes, il y a de nombreuses explications du rite. La plus populaire raconte par une légende comment chaque grain de sable, déposé par le fidèle, délivre d'un pêché.

Les *phnom-khsàc* sont entourés d'une enceinte à quatre portes exactement orientées. En dehors de celles-ci, des autels aux divinités de l'espace sont érigés aux points cardinaux et intercardinaux. Un neuvième



autel, doublant celui de la divinité régente de l'est, est destiné à Prāh Yumorāc, l'Auguste Yāma Roi, le dieu des enfers.

A Phnom-Penh, quelques jours avant les célébrations du Nouvel-An, le roi prend part à la cérémonie des « monts de sable » sur la terrasse de la pagode située au sommet de la petite éminence qui donne son nom à la ville et que la tradition associe à sa fondation. Là s'élève un grand stupa

qui fut bâti au début du XV<sup>me</sup> siècle par le roi Ponhā Yāt. Un *bangskól* a lieu près de ce stupa et de ceux, plus petits, qui se trouvent au pied de la butte. Le *bangskól* est une prière en l'honneur des morts, où l'officiant se trouve en relation avec le cadavre, le cercueil ou le reliquaire (en l'espèce le stupa) au moyen d'une bande d'étoffe qu'il tient en priant.

En outre, des « monts de sable » sont élevée dans la Pagode d'Argent, celui du centre occupant l'intérieur du temple. Le Roi fait solennellement une triple circumambulation autour de ces « monts », puis y jette une poignée de sable blanc apporté de Longvêk et y plante fleurs et oriflammes. La famille royale et les hauts dignitaires l'imitent, mais avec

du sable roux du Mékong. Le rite se termine par la récitation de textes sacrés par les bonzes, auxquels sont présentés des vêtements de bain.

Cette érection de « monts de sable » n'a pas une date fixe par rapport aux cérémonies royales du Nouvel-An dont l'ordonnance n'est pas d'une rigueur absolue. (1)

Le premier jour du *cól chnàm* est appelé *sangkràn'*, du sanskrit *sangkrantí* signifiant « marche ». C'est alors que le soleil entre dans un nouveau signe du zodiaque.

Selon une curieuse légende, qui symbolise d'anciennes conceptions astronomiques, Kabel Mohà Prohm (2) posa trois énigmes à un grand sage nommé Thomobàl (3). S'il n'y trouvait pas réponse, Thomobàl serait décapité, mais s'il réussissait, Kabel s'engageait à avoir la tête coupée. Thomobàl eut la chance d'entendre, avant la date fixée, un couple d'aigles discuter des énigmes, et put donner les réponses. Kabel devait donc subir la décollation. Mais sa tête, en touchant la terre, l'aurait brûlée tout entière ; jetée dans les cieux, elle aurait à jamais empêché la pluie ; plongée dans l'Océan, elle l'aurait tari jusqu'à la dernière goutte. Kabel fit venir ses sept filles pour leur recommander de prendre garde, et de recevoir la tête sur un plateau. Ayant dit, il se trancha le chef, et le tendit à son aînée, Tungsa. Depuis lors, chacune des sept filles, à tour de rôle, porte la tête sur un plateau d'or et fait ainsi le tour du Mont Meru pendant soixante *nāti*, c'est-à-dire une journée entière (4). Suivant que le *sangkràn'* tombe en tel ou tel jour de la semaine,

(1) En 1949, les rites des « monts de sable » eurent lieu avant « l'entrée dans l'année nouvelle », les 4 et 5 avril au Phnom, les 8 et 9 avril à la Pagode d'Argent — le 4 et le 8 étant consacrés à la fabrication des « monts » à laquelle n'assiste pas le souverain.

(2) Suivant l'étymologie, Kapila le Grand-Brahmane.

(3) En sanskrit, Dharmapāla, Gardien de la Loi ; le mot *dharma* désignant aussi bien la loi morale (c'est le nom que les bouddhistes donnent à l'enseignement de leur Maître) que l'ordre qui régit les phénomènes physiques.

(4) De nos jours, le *nāti* est assimilé à la minute.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

c'est l'une ou l'autre des sept déesses qui, montée sur l'animal qui lui est propre, et portant la tête de son père, conduit la procession des dieux et des déesses autour du Meru. Ainsi, lorsque le *sangkràn'* tombe un dimanche, Tungsa mène le cortège, montée sur un garuda.

L'influence de la déesse conductrice du cortège des dieux le jour du *sangkràn'* s'étend sur toute l'année, et les almanachs annoncent le bonheur ou le malheur qui s'ensuivront. Au moment du *sangkràn'*, le Roi arrive au son des conques devant l'autel dressé en face de la salle du trône, pour saluer les divinités gardiennes du monde et du royaume. Le Chef des Astrologues les invoque en pâli, les prie d'accorder au Roi et à la Cour, aux fonctionnaires et à tout le peuple khmèr la santé, le bonheur, la paix et l'abondance. De nouveau, le Roi salue, tandis que, par trois fois, les *bàku* sonnent les conques(1) et l'orchestre joue, par trois fois, l'air *Sàthukàr* (bonne action).

Le rite suivant, dans l'ordre habituel des cérémonies, est le bain du Roi, au moment fixé par les *hòrà*. On remplit d'eau, bénite par des moines bouddhiques, un grand vase de bronze posé sur un support. Au pied de ce support, le roi, vêtu de blanc, s'assied face au « souffle de vie » dont la direction change suivant le jour de la semaine, le « souffle de mort » venant toujours en sens exactement contraire. Le chef des *bàku* puise de l'eau dans le vase et la verse sur le souverain, puis lui présente, dans une conque, un peu d'eau dont il s'humecte la figure et les cheveux. Cependant le *bàku* récite une formule pour éloigner les malheurs.

Ce même jour, le Roi asperge d'eau parfumée les statues des Panhca Ksetr, qui sont les dieux Çiva, Nârâyana, Baladêva, Ganeça et Uma.

---

(1) Les rites royaux sont toujours soulignés par le bruit des conques trois fois répété ; nous ne le mentionnerons plus à l'avenir.

Le dernier jour de fête est nommé *lông sàk* et considéré comme celui où l'on entre définitivement dans la nouvelle année. Au Palais, le Roi asperge d'eau parfumée l'image du Buddha et préside au bain des bonzes qui, ensuite, célèbrent le *bangskól* pour les morts de la famille royale.

Ce même jour, princes et princesses, fonctionnaires de la capitale et leurs femmes, viennent souhaiter bonheur et longue vie à leur Souverain, lui présentant des fleurs, du parfum, et des bougies en nombre correspondant à leur rang.

Naguère, tous devaient prêter serment, ce qu'ils faisaient à nouveau six mois plus tard (1) et, au cours d'un grand défilé militaire, des *baku* aspergèrent d'eau bénite les quatre corps d'armées. Ensuite avaient lieu des courses d'éléphants, puis de chevaux, des combats entre hommes et éléphants, des matchs de boxe et de lutte. (2).

Partout dans le Cambodge, dans l'enceinte des monastères ou dans les enclos des maisons, s'élèvent des « monts de sable ». Chez les particuliers, ils sont de dimensions réduites, et placés sur une sorte de table ; dans la région de Siemréap, où les « monts », particulièrement raffinés, ont une forme de stupa, ceux qui sont ainsi faits en miniature sont aussi élégants que les plus imposants de ceux qu'on voit dans les pagodes. Dans cette même région, les *phnom khsàc* se font auprès des banians, arbres vénérés parce que, sous l'un d'eux, le Buddha obtint l'Illumination. Là, si l'on ne fait pas la grande cérémonie, avec cinq ou neuf « monts » entourés d'une enceinte ouverte aux points cardinaux, chaque banyan est doté de sa petite montagne particulière, où le fidèle

---

(1) Actuellement, il n'y a plus qu'une prestation de serment, coïncidant avec l'anniversaire du Roi.

(2) Seule subsistent les séances de boxe, devant la salle du trône. En dehors de l'enceinte du Palais, des divertissements sont offerts au peuple.

pique des bannières de papier, des bougies et des baguettes d'encens, et dépose quelques offrandes.

Mais la plupart du temps on élève des « monts de sable » dans les pagodes, généralement dans l'après-midi, la veille du jour fixé pour la fête ; ceux qui n'ont pu participer à leur fabrication jettent plus tard, à leur base, quelques poignées de sable. Le matin les fidèles prient, puis offrent le riz aux bonzes, avant de faire trois fois, en procession, le tour des monts. Alors, le maître de cérémonies fait une invocation, demandant le bonheur et la santé pour tous, puis les fidèles piquent leurs bannières de papier, leurs baguettes d'encens, au pied des « monts » qu'ils aspergent d'eau parfumée ou d'eau mêlée de safran.

Les variantes sont nombreuses : c'est ainsi que dans tel village les « monts » sont faits de paddy, de riz cru, de riz cuit, de gâteaux.

Très souvent, dans l'après-midi, les fidèles baignent les bonzes ; ailleurs, ils baignent les statues du Buddha en demandant que les pluies soient abondantes.

Pendant ces jours de fête ont lieux de nombreux jeux qui, le plus souvent, opposent une troupe féminine à une troupe masculine : les plus fréquents sont le jeu de *chung*, où l'on se renvoie une balle faite d'une écharpe roulée, tout en échangeant des chansons, et celui d'*angkúnh*, du nom de grosses graines dures et légèrement aplaties, qui servent de quilles.

Il existe, pour le Nouvel-An, des coutumes locales particulières. C'est ainsi que, dans les régions de Siemréap, Battambang et Pursat ont lieu ce qu'on appelle les « danses de *trôtt* ». Des troupes de villageois s'en vont quêter de porte en porte, en dansant et chantant. L'un d'eux chevauche un bâton courbe, portant à l'une des extrémités un massacre de cerf, et à l'autre un long panache d'herbes sous lequel pend une clochette ; deux hommes masqués feignent de tuer le « cerf » de leurs fusils de bois. Le produit des quêtes est apporté à la pagode.

Dans la province de Kandal, on peut également citer des coutumes particulières. A tel village situé sur le Mékong, deux groupes de femmes miment des courses de pirogues à l'intérieur du temple : le rite, dit-on, était destiné à se propitier les crocodiles qui, jadis, étaient nombreux. Dans tel autre village les génies demeurant dans des arbres proches de la pagode, prennent possession de leurs desservants, pour promettre aux habitants le bonheur et la prospérité.

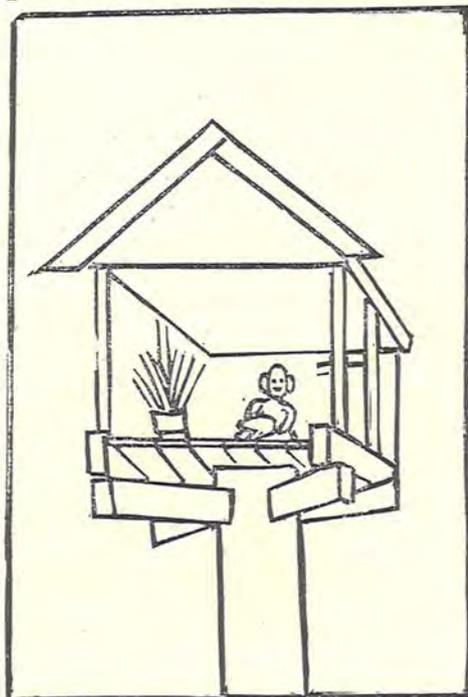
Partout où se dressent les ruines de temples datant de la puissance khmère, les Cambodgiens ont coutumes de se réunir au Nouvel-An. Des milliers de personnes, dans leurs plus beaux autours viennent ainsi, chaque Nouvel-An, dans les ruines d'Angkor-Vat, prier et festoyer, reprennant, pour quelques heures, contact avec les splendeurs du passé.

## Génies Fonciers

Au Cambodge, de même qu'en de très nombreux pays, les différentes localités sont sous la protection de divinités chargées d'une division territoriale grande ou petite : on les appelle des *nāk-tà*.

Certains *nāk-tà* n'ont qu'un tout petit territoire et ne sont chargés que de la protection d'une rizière, d'un hameau ; d'autres sont plus puissants, et ont la surveillance d'une province. Certains *nāk-tà* sont désignés simplement comme Cās' Sròk « le Vieux du Pays » ou comme Khlāng Mưong « Centre de la Province » ; d'autres portent le nom de l'arbre considéré comme leur demeure, de l'étang près duquel il se trouvent... Mais il y a des *nāk-tà* qui ont le nom de divinités brahmaniques, et l'on peut être sûr que, là où ils se trouvent existait jadis un temple où était honorée cette divinité. Très souvent, d'ailleurs, on voit dans la hutte d'un *nāk-tà*, des fragments de statues anciennes qui prouvent l'existence de ces temples aujourd'hui disparus.

Les fêtes en l'honneur de *nāk-tà* gardent les traces de l'évolution religieuse du Cambodge. C'est ainsi qu'on peut retrouver le très ancien culte des forces de la nature, qui devait exister même avant l'arrivée de la civilisation hindoue,



## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

des vestiges de brahmanisme, et constater, enfin, l'évolution actuelle qui tend à transformer les anciens cultes en cérémonies purement bouddhistes. Nous ne parlerons pas de ces cérémonies bouddhistes, qui se sont, pour ainsi dire, ajoutées aux rites anciens avant de les remplacer peu à peu.

La principale charge des *nāk-tà* est de veiller à la santé et à la prospérité du territoire dont ils sont gardiens. C'est pourquoi on fait en leur honneur des cérémonies lorsqu'il y a épidémie, épizootie ou sécheresse. C'est pourquoi aussi, probablement, leurs fêtes annuelles ont le plus souvent lieu en *vīssākh* (avril-mai) mois qui précède les travaux des rizières. Mais il y en a aussi, beaucoup en *cēt* (mars-avril) ou en *cēs* (mai-juin) et certaines en d'autres saisons.

Parmi les plus anciens de ces génies fonciers doit être le Nāk Tà Mé Sar (Mère Blanche) du Bā Phnom. On pense, en effet, que le Bā Phnom était le mont Mo-Tan dont parlent les historiens chinois, qui nous disent qu'au V<sup>me</sup> siècle, Çiva y faisait « descendre sa puissance surnaturelle ». Actuellement le *nāk-tà* est représenté par une statue mutilée, d'art pré-angkorien, qui représente Uma terrassant le démon buffle.

Le Nāk-Tà Mé Sar était célébré, naguère, le samedi précédant la pleine lune de *vīssākh*, et des vieillards peuvent encore raconter, d'après ce que leur dirent leurs pères, l'immolation d'une victime humaine en son honneur. Celle-ci fut, plus tard, remplacée par un buffle en rut, qu'on décapitait au sabre ; on pronostiquait, d'après la direction où jaillissait le sang, quelles seraient les rizières abondamment arrosées de pluie. De nos jours, on se borne à offrir un cochon préalablement tué par le boucher chinois, et la cérémonie se passe en *cēs*. Le *nāk-tà* est célébré conjointement avec d'autres génies de la région : on présente à chacun du *bāy praling* « riz cuit des esprits vitaux », coiffé d'un couvercle conique de la couleur propre au génie, à quoi sont fixés des fils de coton

écru passant au travers de bagues. Ces fils sont attachés aux poignets des principaux dignitaires de la région, pour établir un étroit rapport entre génies fonciers et administrateurs du territoire.

Le Nāk-Tà Khlāng Mưong de Pursat est, sans doute, le plus universellement connu des Cambodgiens. Vers la fin du XVI<sup>me</sup> siècle, le roi Cei Cèsdàr se trouvait dans Bantãy Cei « Citadelle de la Victoire », à quelques kilomètres de l'actuelle ville de Pursat. La guerre contre les Siamois faisait rage et, les troupes cambodgiennes étant mises en déroute, le roi était en grand danger. C'est alors que le gouverneur de Pursat décida de se sacrifier. Il fit creuser une fosse, où il fit placer des armes de toutes sortes. Puis, les prières dites, il se jeta dans le trou, suivi de sa femme qui ne voulait pas lui survivre ; la fosse fut aussitôt comblée. Peu de jours après, les Siamois assiégèrent la citadelle. Mais un bruit énorme remplit la nuit, et les Siamois tombaient comme des mouches, tués par la maladie : c'étaient les troupes de revenants que le gouverneur était allé chercher au royaume des ombres pour sauver le Cambodge.

Depuis lors, chaque année, en *vissàkh*, on commémore le sacrifice de l'ancien gouverneur à l'endroit où se trouve sa tombe. Mais la cérémonie s'est mêlée aux rites des Pār en l'honneur de leur génie foncier, l'*àràk kól*. C'est ainsi qu'à cette fête ont lieu des danses où des hommes, portant des cornes de bœufs sauvages, miment les combats et les ébats amoureux de ces bêtes. Pendant ce temps, l'on chante de vieilles chansons qui disent le renouveau produit par les pluies : « Le ciel s'assombrit, entends la cigale qui pleure dans la vaste forêt. Frère, monte sur la montagne, frère, descends de la montagne aux blocs énormes, énormes. Les *prec* poussent tendres, tendres. Vois les bœufs sauvages, les troupeaux de bœufs sauvages qui descendent paître les pousses tendres et s'apparient en foule. Je guette les gibbons, je vois aussi les singes, ah ! ma belle ! les singes qui sautent chercher les fruits qu'ils tendent à leur femelle.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Je pense à moi-même, seul et sans ami, ah ! ma belle ! sans ami, seul et abandonné, dans la forêt profonde... »

La province de Kompong-Chhnang célèbre en *cēs* son Nāk-Tà Khlāng Mưong ainsi que la femme de celui-ci, pour demander pluie, santé, bonheur. Les offrandes sont nombreuses et importantes, puisqu'elles comprennent un bœuf. Les *nāk-tà* prennent possession de leur spirite qui, si l'on désire la pluie, doit danser jusqu'à ce que son corps soit abondamment mouillé. Si l'on désire plus spécialement la santé, l'on place des offrandes sur une litière qu'on abandonne dans un lieu désert, en espérant ainsi éloigner les mauvais esprits.

De même, dans la province de Kompong-Thom, est célébré en *cēs*, un groupe de *nāk-tà* régissant la forêt proche du *khum* de Nil Pēc. Le principal est une femme, représentée par une statue d'adolescente maigre. Six auxiliaires l'aident à surveiller la région.

Pour leur fête, on commence par présenter des offrandes devant la statue, en demandant la permission de couper du bois dans la forêt. Puis, en musique, on « érige des monts de sable ». Dans l'après-midi, les *nāk-tà* prennent possession, l'un après l'autre, du spirite. Près de celui-ci, l'on ne doit pas oublier de mettre des vêtements et des bijoux, de la poudre et de l'huile pour les cheveux, puisque le principal *nāk-tà* est une femme. Les habitants demandent le bonheur aux génies qui parlent par la bouche du spirite.

Pour un dernier exemple, nous descendrons jusqu'en Cochinchine parmi les Cambodgiens de Bārày (Bassac). Là se trouvent d'anciennes statues, l'une de Visnu, l'autre d'Uma, ainsi qu'une borne sculptée de buddhas. D'après la légende, il y a de cela bien des siècles, un prince et une princesse établis dans la région avaient reçu du roi leur père ces images. Mais le navire qui les portait avait coulé avant d'arriver à destination, et le couple princier avait fait repêcher les pierres, pour les placer

## GÉNIES FONCIERS

---

où elles sont actuellement. C'est pourquoi on leur donne le nom collectif de Nāk-Tà Sampou Thlāy, *nāk-tà* du Navire Brisé.

Pour leur fête, on verse de l'alcool sur les statues, tandis que de grands tambours sont battus par trois fois. En trois fois, on place des offrandes dans un bateau, fait d'écorce de bananier, qui emportera les génies des maladies. Enfin, on attache des fils de coton aux poignets des enfants, au cou des bœufs et des buffles, ce qui leur conservera la santé. Tous ces actes sont accompagnés d'airs de musique appropriés.

Ainsi, traditionnalistes, les Cambodgiens conservent d'anciennes coutumes et de vieilles légendes, qu'il est temps de recueillir avant qu'elles ne disparaissent.

## La Cérémonie du Labourage Royal

---

Le 4 de la lune décroissante de *vissàkh* est célébrée la cérémonie du labourage royal, ou, plus exactement, l'Auguste Cérémonie Royale de l'Auguste Charrue.

Jadis, nul ne pouvait labourer ses champs avant qu'elle ne fut accomplie.

La raison pour laquelle on a fixé le labourage royal au 4 de la quinzaine sombre de *vissàkh* est mystérieuse. Actuellement encore, les paysans choisissent un jour faste pour tracer leurs premiers sillons, le dimanche étant, dans certains traités, considéré comme particulièrement propice pour commencer à labourer. D'après des manuscrits d'astrologie, des règles analogues devaient présider au choix d'une date pour la cérémonie royale.

De plus, on choisit en général un jour de la lune croissante pour commencer un travail, car on espère le voir prospérer comme l'astre qui, chaque nuit, apparaît plus grand au firmament. La date du 4 de la lune décroissante pour le labourage royal pose donc une énigme.

Jadis, le roi lui-même traçait les sillons, dans une rizière sacrée. Ainsi, d'après les versions cambodgiennes et siamoises du *Râmâyana*, le roi Janaka labourait avec une charrue d'or, lorsqu'il découvrit une belle enfant. Il lui donna le nom de Sitâ, ce qui en sanskrit veut dire « sillon », et, plus tard, la maria à Râma. Les livres sacrés du bouddhisme du Petit Véhicule racontent que le Buddha lorsqu'il était un bébé, fut déposé sous

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

un jambosier pendant que labourait le roi son père. Les servantes, pour voir la fastueuse cérémonie, l'avaient abandonné pour un instant. Cet instant s'était prolongé, le soleil avait poursuivi sa course dans le ciel, lorsque les servantes, honteuses, accoururent auprès du petit prince... Mais l'ombre du jambosier était restée immobile pour protéger le futur bienfaiteur de l'humanité.

Après le roi Ang - Duong, le souverain du Cambodge ne poussa plus lui-même le soc de la charrue. Il fut remplacé par l'Oknha Polatêp, ministre de l'agriculture, dont le sceau représentait une divinité tenant des gerbes de paddy. Actuellement, c'est le chef des magasins de riz qui accomplit le rite, en compagnie de sa femme. On a pris l'habitude de désigner l'un par le nom de « Roi de Măkh » en souvenir du roi temporaire de *măkh* dont nous reparlerons un peu plus tard, et l'autre par le nom de Mě Huo, qui serait une déformation d'un terme siamois signifiant « la mère du royaume ».

Jadis, on labourait une véritable rizière qui était soigneusement entretenue : les vieillards se souviennent encore de celle qui existait à l'ouest de la pagode Prayuvong. Sous le roi Sisowath, le premier labourage s'accomplissait sur le terrain où il se fait maintenant, mais, pendant longtemps, une partie de ce terrain était mise en culture.

L'espace réservé au labourage est, pour l'occasion, entouré de cinq pavillons, dont chacun abrite la statue d'une divinité brahmanique. Puis, le premier de la lune décroissante, dans la fin de l'après-midi, les *bàku* font une offrande au *Krông Păli*, Maître du Sol, pour lui demander l'autorisation de travailler la terre. Ensuite a lieu le *hôm pithi*, qui doit se répéter les deux jours suivants au crépuscule.

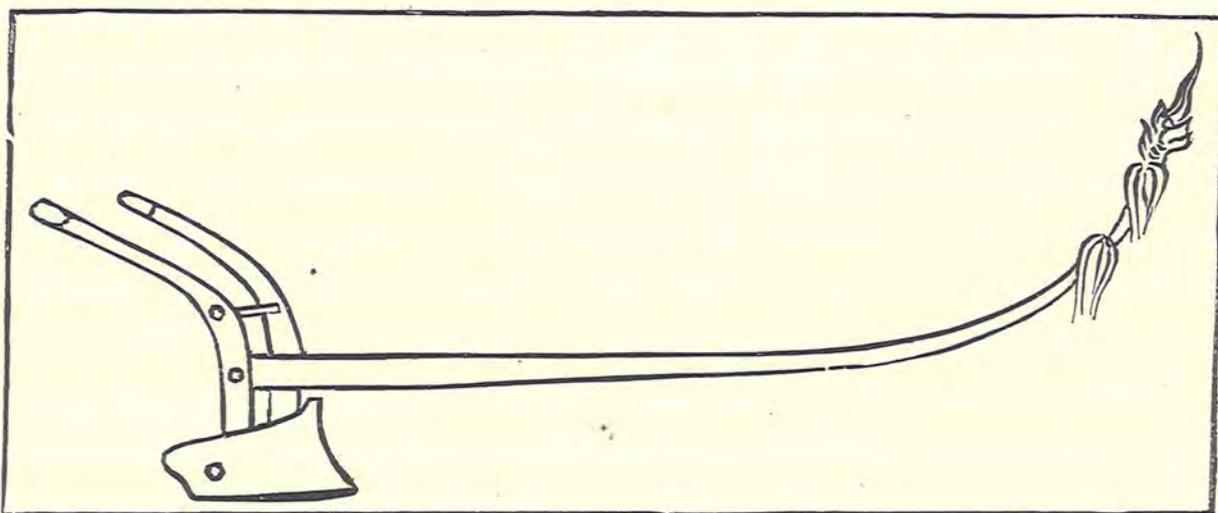
*Pithi* vient du sanscrit *vidhi*, qui signifie un rite, une cérémonie. Le *hōma* désigne le sacrifice qui, depuis l'époque la plus reculée de l'histoire indienne, se faisait par le feu.

## LA CÉRÉMONIE DU LABOURAGE ROYAL

---

De nos jours, les *bàku* du Cambodge se bornent à réciter des stances en l'honneur des divinités installées dans les pavillons, mais il existe encore des traités décrivant le *hòm* tel qu'il se faisait naguère.

Devant chacun des pavillons, étaient dressés de petits monticules de terre à trois étages. Le sommet était creusé un trou d'un empan de



profondeur sur un empan de diamètre, qui était enduit de bouse de vache. Cette construction était recouverte d'une étoffe blanche, et abritée d'un parasol.

Dans les trous, des feux étaient allumés, avec des stances appropriées. Le bois que l'on employait devait être coupé en morceaux dont la longueur devait valoir neuf fois la double épaisseur d'un doigt ; neuf de ces batonnets devaient être réunis en un seul paquet.

Les feuilles de plantes dont le nom était un présage de bonheur étaient trempées dans du miel ou dans de l'huile et mises sur le feu, où l'on versait peu à peu du lait ou du beurre fondu.

Le *hòm* devait être éteint avec de l'eau lustrale contenue dans des conques.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Tout le temps que brûlaient les feux sacrés, les charrues et les bœufs étaient gardés sur le terrain, afin de bénéficier de la sainteté du sacrifice.

Il faut noter que les charrues employées pour la cérémonie royale, sont à deux poignées, tandis que celles des paysans n'ont qu'un seul manche.

Le 4 de la lune décroissante, le Roi de Mākh et la Prāh Mē Huor arrivent en cortège sur le terrain, et vont saluer la statue de Çiva, installée dans le pavillon nord-ouest. Puis, au signal des conques, commence le labourage, qui n'est plus qu'un geste symbolique et qui se fait en triple circumambulation. Trois charrues se suivent, celle du milieu étant poussée par le Roi de Mākh, les deux autres par des fonctionnaires. La Prāh Mē Huor, cependant, sème du paddy, qui doit être de l'espèce la meilleure, dite *krayà sampān*. Le commencement de chacun des trois tours rituels est marqué par le son profond des conques.

Le cortège s'arrête devant le pavillon de l'est où se trouve l'image de Visnu et les bœufs sont détellés tandis que le Chef des *bāku* invoque les dieux pour que les présages soient propices. Il asperge d'eau lustrale les bœufs de l'Auguste Charrue. Ceux-ci alors sont dirigés vers les grands plateaux à pied, en argent, qui sont rangés, au nombre de sept, devant la tribune royale. Ils contiennent du paddy, des haricots, du maïs, du sésame, de l'herbe fraîche, de l'eau et de l'alcool. De ce que choisiront les bœufs, l'on tire les pronostics. S'ils mangent l'une des espèces de grain la moisson de ce grain sera belle. S'ils mangent l'herbe fraîche, les troupeaux seront atteints de maladie. S'ils boivent l'eau pure, les pluies seront abondantes et la paix règnera ; mais s'ils boivent l'alcool, les méchantes gens, les pirates et les voleurs pulluleront dans le royaume.

## Pleine lune de Vissàkh

---

A la pleine lune de *vissàkh*, sont célébrées au Palais deux cérémonies distinctes : le *salakaphot* qui, parmi le peuple, n'a pas de date fixe, et le *vissàkh bocã* qui célèbre le triple anniversaire de la naissance, de l'illumination, et de la mort du Buddha.

Le *salakaphot* est une offrande aux bonzes de mets et de fruits de saison, qui se fait par tirage au sort. De petits billets portant le nom des bonzes invités sont mêlés dans une coupe, et chaque donataire offre son présent au religieux dont il a tiré le nom.

Au Palais, cette cérémonie se fait le matin du jour de pleine lune de *vissàkh*. Par exception, le Roi ne participe pas au tirage au sort, ainsi que le font les membres de la famille royale, mais on Lui offre directement, dans une coupe d'or, le billet qui porte le nom du Chef Suprême des bonzes.

On rattache l'origine de ce rite à une légende. Jadis, l'ogresse Kàlà dévorait l'un après l'autre les enfants qu'avait Dame Kôlthidà comme elle l'avait déjà fait durant les vies antérieures de la pauvre femme. Il arriva que Dame Kôlthidà, fuyant avec son dernier né dans les bras, et l'ogresse sur ses talons, se réfugia auprès du Buddha, et le supplia de protéger le petit. Le Buddha sermonna l'ogresse et la convertit, mais il donna l'ordre à Dame Kôlthidà de garder chez elle son ancienne ennemie, et de la guider.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Or l'ogresse convertie avait une connaissance particulière des phénomènes météorologiques, et, sachant quel serait le régime des pluies de l'année, donnait à Dame Kôlthîdà de judicieux conseils pour ses rizières. Les voisins, bientôt, vinrent avec des présents demander les directives de l'ogresse. Et celle-ci, recevant les dons en grandes quantités, prit coutume d'offrir le surplus aux bonzes, par tirage au sort.

Se basant sur cette légende, certains Cambodgiens lettrés voient dans le rite du *salakaphot* le souvenir d'un ancien rite agraire.

Le jour de la pleine lune du mois sanskrit de *vîssàkh*, naquit le prince Sidharta Gautama, qui devait devenir le Buddha. Plus tard, ayant fui son palais, il avait cherché, de diverses façons, le moyen de délivrer l'humanité de ses malheurs. Un jour de pleine lune du mois de *vîssàkh*, assis sous un figuier sacré, il avait atteint l'Illumination, et, de ce jour, prêcha la Loi. Et c'est encore à la pleine lune de *vîssàkh* que mourut le Sage.

Chose curieuse, la célébration de ce triple anniversaire est récente au Siam et au Cambodge. Elle fut instaurée au Siam en 1817, par le roi Râma II. Au Cambodge, elle fut établie en 1855 par le Vénérable Pan que le roi de Siam avait envoyé à Oudong sur la demande du roi Ang-Duong. La fête, pratiquée dès lors par la secte Thommoyut, ne fut adoptée par les Mohànikày que sous le roi Sisowath.

C'est pour cette raison, peut-être, que la cérémonie est célébrée au Palais dans l'intimité. Dans la Pagode d'Argent illuminée, le Roi et Sa famille écoutent les prêches la nuit durant.

De même, dans toutes les pagodes du pays, la lumière brille à flots, et, la nuit entière, les fidèles écoutent la merveilleuse histoire du Buddha, et la Loi qu'il enseigna.

## Rites d'Ordination

---

L'ordination des bonzes peut avoir lieu à n'importe quelle époque de l'année, sauf pendant les trois mois de la retraite bouddhique commençant au lendemain de la pleine lune d'*àsàth*. Les rites d'ordination de la famille royale ont lieu juste avant cette période, c'est-à-dire le jour de la pleine lune et la veille.

Les jeunes gens de la famille royale, ou des familles de hauts dignitaires qui ont demandé la faveur d'être ordonnés en même temps, doivent être au nombre de douze au maximum. S'il y a des postulants en surplus, ils doivent attendre l'année suivante.

La légende dit que, jadis, un nâga, prenant l'apparence humaine, se fit admettre parmi les moines disciples du Buddha. Un jour, un de ses compagnons, chargé de l'appeler de la part du Maître, pénétra dans la cellule où il était endormi. Il avait repris sa forme de serpent, et remplissait toute la cellule des replis de son corps. Le Buddha, quand il sut la chose, expulsa le nâga de l'ordre, car sa condition non-humaine ne lui permettait pas de profiter de l'enseignement donné ; mais il promit que l'on garderait son souvenir. C'est pourquoi, de nos jours encore, on appelle *nāk* (nâga) le futur bonze, et la cérémonie qui le fait entrer dans les ordres est appelée *bambuos nāk* (ordination du nâga).

Comme toutes les grandes cérémonies, l'ordination du Nâga comprend de nombreuses variantes, tantôt parce que certains rites, considérés comme n'étant pas très orthodoxes, sont peu à peu abandonnés, tantôt parce qu'avec le temps, des variantes purement locales se sont

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

formées. C'est pourquoi nous allons donner ici un résumé de ce qui peut se faire, plutôt que la description exacte d'une ordination.

Trois ou quatre jours avant de quitter la vie laïque, le jeune homme, tenant en mains trois bougies et trois baguettes d'encens, va dire adieu à ses parents.

Le rite suivant, qui disparaît en bien des endroits, peut avoir lieu soit dans la maison de l'intéressé, soit dans l'enceinte du monastère.

On dispose les vêtements réglementaires, la sébile, la natte et l'oreiller du futur bonze, Cela suffit s'il est un *nên*, un petit novice; s'il est adulte, on y ajoute un rasoir, une pierre à aiguiser, un étui à aiguilles. Il y a également, pour l'accomplissement du rite, des flacons d'eau parfumée, et, surtout, un grand *bâysei*, qui doit atteindre la hauteur des sourcils d'un homme debout. C'est un tronc de bananier coupé à la hauteur requise, et garni de dix-neuf rangées de triangles faits en feuille de bananier. Le nombre de dix-neuf est celui des esprits vitaux qui forment la personnalité humaine; on se contente parfois, cependant, de neuf rangées. Au sommet du *bâysei*, l'on a placé le *bây praling*, «riz cuit des esprits vitaux». C'est une petite coupe de feuille de bananier contenant dix-neuf (ou neuf) boules de riz, et coiffée d'un couvercle conique, en même matière, surmonté d'une bougie. Le *bâysei*, est entouré de trois feuilles de bananier, puis enveloppé d'un *sumpot hól* (1).

Le futur bonze s'assied auprès du *bâysei*, ses parents se plaçant autour de lui. Des stances disant les bienfaits de l'enseignement du Buddha sont d'abord récitées, puis on «appelle les esprits vitaux du Nâga». L'*àcâr* tient une canne à sucre noire dont le bouquet de feuilles terminales, seules réservées, a été noué en une sorte de bec. Il pointe celui-ci vers

---

(1) Soie dont les dessins, de tons sourds, sont teints avant le tissage, par des caches successifs, faits en liant, autant de fois qu'il est nécessaire, des lanières de bananier autour des fils, qui sont, de cette façon, isolés du bain colorant.

## RITES D'ORDINATION

---

les différentes directions de l'espace, en appelant les esprits vitaux du « nâga » (1). Ensuite, il procède symboliquement au laquage des dents de celui-ci.

Autrefois, on noircissait réellement les dents, pour l'ordination ou pour le mariage, avec un mélange de laque et d'herbes. De nos jours, l'*âcâr* feint simplement d'y procéder. Ensuite, il fait avaler au Nâga quelques gorgées d'eau de coco, dans laquelle, très souvent l'on a mis un peu de riz du *bây praling*. Pour finir, il lui noue au poignet des fils de coton écri, trempés dans de l'eau bénite.

Mais la cérémonie n'est pas complète tant que les assistant<sup>s</sup>, assis en cercle autour du héros de la fête, n'ont pas fait tourner les *popil*. On fait faire, en général, dix-neuf tours aux *popil*, en ayant soin d'incliner vers le personnage central la flamme des bougies. Une fois qu'elles sont éteintes, on délaie le noir de fumée dans une peu d'eau parfumée, et l'on enduit du mélange les sourcils et les paupières du Nâga.

Le lendemain, le Nâga se rend en cortège à la pagode. Comme le Buddha quitta la vie de prince pour sauver l'humanité, le cortège du futur bonze doit être princier, autant que faire se peut. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de membres de la famille royale ou de fils de hauts dignitaires, la procession doit se dérouler en grande pompe autour du Palais et de la Pagode d'Argent.

Un orchestre, des joueurs de tambours, des hommes portant, sur des coupes d'argent, les vêtements religieux, les sébiles, les cierges décorés, précèdent les Nâga, vêtus comme les princes de jadis, qui avancent à cheval, protégés par de grands parasols.

Devant la pagode, un bouffon, représentant Mâra, le Tentateur qui voulut empêcher le Bouddha de sauver l'humanité, arrête le cheval et

---

(1) L'appel des esprits vitaux d'un malade se pratique de la même façon.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

feint de vouloir dissuader le Nâga d'entrer dans les ordres. Mais celui-ci refuse, et, mettant pied à terre, pénètre, suivi des siens, dans l'enceinte du monastère. Là, tous font la triple circumambulation du temple. Quelqu'un récite alors l'Anumôtonã, stances qui expriment la satisfaction de l'acte que va accomplir celui qui abandonne la vie laïque. Ces stances sont coupés par des *sàthú*, « c'est bien » de la foule.

Alors, le futur moine entre dans le temple, et, allumant bougies et baguettes d'encens, se prosterne au pied de l'image du Buddha. Il va ensuite s'asseoir devant la sébile et les vêtements religieux. S'il y a plusieurs Nâga, ceux-ci doivent se placer en rang d'âge.

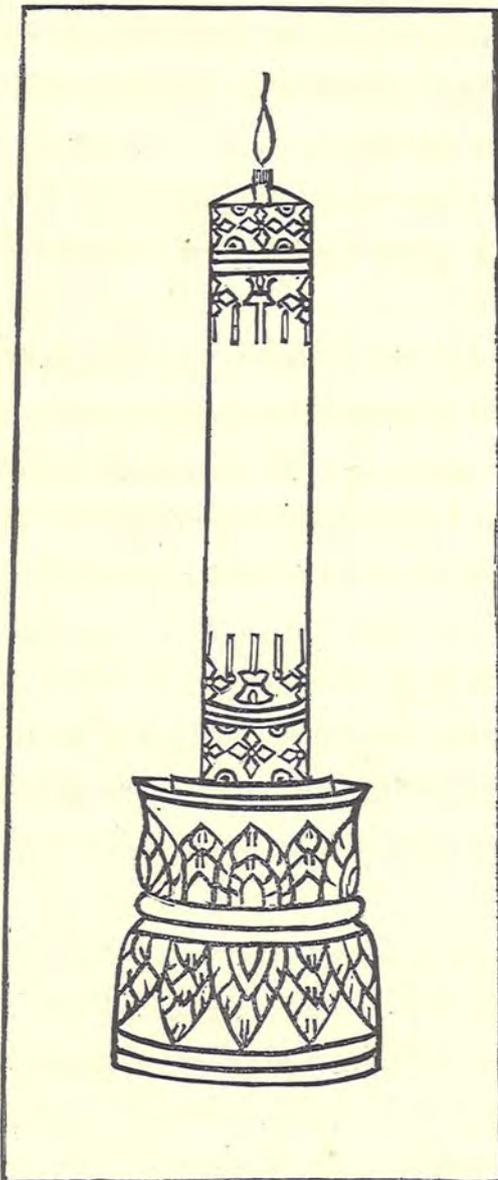
Lorsqu'il s'agit d'un *nĕn*, c'est-à-dire d'un enfant qui entre dans la pagode comme novice, un seul religieux suffit pour l'ordination, sinon il faut un minimum de cinq bonzes.

Le futur *nĕn* se présente devant le chef du monastère, qui lui place sur l'épaule la pièce d'étoffe barrant la poitrine d'un bonze. Si le postulant est un adulte, le chef de la communauté lui pose les questions rituelles pour savoir s'il est digne de prendre le froc. L'interrogatoire terminé, et l'Anumôtonã récité par le Nâga, celui-ci reçoit la robe jaune, dont il doit se vêtir dans un coin retiré.

Lorsqu'il reparait, l'ordonné s'incline à nouveau devant le chef du monastère ; il doit se présenter avec la sébile qui lui servira à mendier sa nourriture, et, quand il a écouté les préceptes de la vie religieuse, il fait désormais partie de la Communauté.

## Le Vossà

---



Le premier jour de la lune décroissante d'*àsàth*, les bonzes entrent dans une période de retraite de trois mois appelée *Vossà*.

Ce mot correspond au pâli «*vassa*» qui signifie «*pluie*», et qui désigne les quatre mois considérés aux Indes comme ceux de la saison des pluies. Le Buddha lui-même institua cette retraite ; mais de nos jours, au Cambodge, le *Vossà* dure trois mois seulement.

Pendant tout ce temps doit brûler, dans chaque pagode, le Cierge du *Vossà* (*tien vossà*). C'est un cylindre de bois, plus ou moins richement sculpté et peint, où l'on coule de la cire vierge autour d'une mèche. Il doit être gros comme deux poings et haut de deux coudées. Mais, la cire d'abeille étant devenue rare, on n'en met qu'une hauteur de cinq doigts dans la partie supérieure, la flamme étant entretenue par de l'huile.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Le jour de l'Entrée dans le Vossà (*cól vossà*) le Roi, ou à défaut un membre de la famille royale, allume solennellement quatre cierges. L'un doit être gardé dans un petit édifice religieux de l'enceinte du Palais, où sont conservées les images du Buddha. Un autre cierge doit brûler dans la pièce attenante à la salle du trône, où sont conservées les urnes funéraires de la famille royale ; le troisième est placé dans le pavillon de l'Épée Sacrée ; et le quatrième demeure dans la Pagode d'Argent.

En outre, le Roi fait envoyer des cierges à différents monastères de la capitale et des environs, le total des *tien vossà* royaux étant de dix-neuf.

Ce même jour, les *bàku* invitent les cinq grandes divinités brahmaniques à entrer, elles aussi, en retraite.

Dès la veille, c'est-à-dire le jour de la pleine lune, l'animation règne dans un grand nombre de pagodes. Le matin, tous les moines viennent dans leur temple honorer les Trois Joyaux, dire les préceptes du bouddhisme, respectueusement écoutés par les fidèles, et célébrer les rites *Dà* en l'honneur des Morts. La matinée se termine par un grand repas offert par les fidèles aux bonzes. Le soir, prières et prêches recommencent.

Le lendemain a lieu l'entrée en retraite. Au crépuscule, le Cierge du Vossà est porté en procession, en même temps que les *sampot vosseka sàdak*, pièces d'étoffe que les bonzes doivent revêtir pour prendre des bains de pluie, et les menus dons rituels.

Comme d'habitude, la procession tenant le temple à sa droite, en fait trois fois le tour avant d'y pénétrer. Là est consacré, puis allumé, le Cierge. Les religieux sont assis par rang d'ancienneté. Le plus âgé d'entr'eux annonce l'entrée dans le Vossà pour une durée de trois mois, annonce que les moines de la communauté répètent en chœur.

Pendant la retraite bouddhique, les bonzes ne peuvent circuler hors du monastère comme dans le reste de l'année. Ils peuvent se rendre chez des particuliers, sur leur demande, pour célébrer des offices, il peuvent quitter le monastère en cas de maladie de leur père, de leur mère, ou de leur maître spirituel, mais ils ne doivent jamais être absents plus de sept jours. Avant de partir, ils promettent solennellement de ne pas prolonger leur absence au delà du terme régulier, et, sitôt de retour, ils saluent le chef de leur communauté.

Il arrive parfois que, pour une raison quelconque, maladie par exemple, un bonze ne puisse entrer en retraite à la date habituelle. Dans ce cas, il doit commencer sa retraite de trois mois au premier jour de la quinzaine sombre de *sràp*.

## La Quinzaine des Morts

---

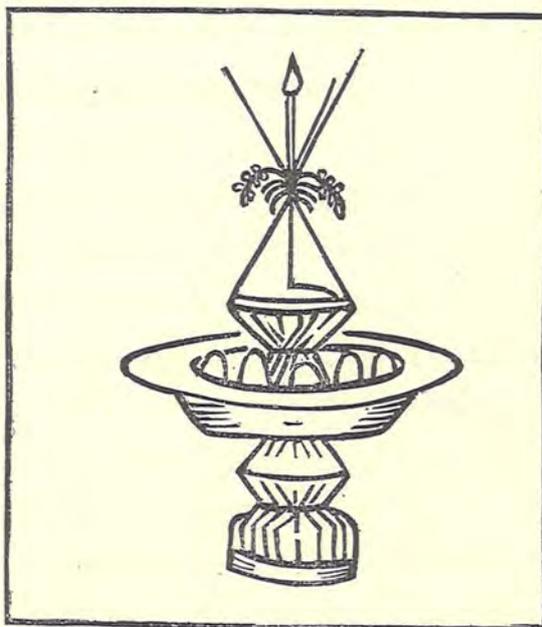
**Le Kàn'-Ben :** Au premier jour de la lune décroissante de *photrobot* commence la quinzaine réservée par les Cambodgiens au culte des morts.

En ce mois de *photrobot* où le ciel est obscurci par les nuages de pluie, en cette quinzaine où, la lune diminuant, chaque nuit devient plus sombre, Yâma, le Roi des Enfers, libère les âmes, qu'une trop grande lumière effraierait, pour qu'elles se mêlent un temps aux vivants. D'aucuns ajoutent que si, ayant cherché dans sept pagodes, elles ne trouvaient pas leur part d'offrandes, elles maudiraient leurs familles.

On emploie, pour désigner cette quinzaine dédiée aux mânes, le terme de Kàn'-Ben, « Tenir les ben », le mot *ben* venant du sanskrit *pinda* qui désigne les boules de riz offertes aux morts pour la création de leur corps spirituel après le décès.

Des inscriptions du roi Yaçovarman, qui régna entre 889 et 910, nous apprennent que, dans les nombreux couvents par lui fondés, on offrait chaque mois des *pinda* aux morts dans les combats, aux âmes délaissées.

De nos jours les *ben* sont des boules de riz gluant, cuit dans du lait de coco et mêlé d'ingrédients variables suivant les coutume locales. On les dispose sur un plateau autour d'un



## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

gâteau central, le *bày bettbór* qui est placé sur une coupe à pied. Le *bày bettbór* est du même riz que les *ben*, mais on lui donne une forme pointue, et on le recouvre d'un cône en feuille de bananier effrangée au sommet, où l'on plante une mince bougie, des fleurs et des baguettes d'encens.

En général, les *ben* croissent en nombre, depuis le premier jour où il n'y en a qu'un, jusqu'au dernier jour, où il y en a quinze. Mais il y a des variations locales. Dans tel village, on fait cinq *ben* qui représentent les Cinq Buddha ; dans tel autre, le *bày bettbór* est entouré de huit petits réceptacles en feuille de bananier (*kantông*) contenant chacun d'une à quinze boules. Ces huit *kantông* seront déposés autour du temple, aux huit points de la rose des vents.

D'habitude, tandis que le *bày bettbór* est laissé à la pagode, les *ben* sont ramenés à la maison, pour servir à la grande fête qui clôture la quinzaine des morts.

Outre ces offrandes, on prépare, dans la salle des fêtes de la pagode, un bouquet pyramidal appelé *Phkàr Ben* « fleurs de ben ». Il est formé d'un axe central de bambou, qui peut atteindre un mètre de haut, et qui soutient des rondelles de bois, de taille décroissante, sur lesquelles sont piquées des fleurs en clinquant et en papier multicolore qui, montées sur des fils de métal très mince, tremblent au moindre souffle. Des oriflammes, dont la taille décroît avec celle des étages, ornent la pyramide florale, surmontée d'une image en bois de l'oiseau mythique *hamsa* (*hang* en cambodgien) qui soutient un cierge. Dans certaines paroisses, il faut que ce cierge soit remplacé chaque nuit par les fidèles.

On dit que le bouquet est un hommage au Prāh Còlamonei, stupa céleste où les dieux enfermèrent les cheveux que le Buddha coupa lorsqu'il quitta la vie princière.

Dès le jour de la pleine lune de *photrobot*, les fidèles se réunissent dans la salle des fêtes de la pagode, décorée à cet effet, pour prier et écouter des sermons. Puis ils rentrent chez eux pour prendre quelques heures de repos, car ils devront se réunir à nouveau bien avant l'aube.

Alors qu'il fait encore nuit, celui qui est arrivé le premier au temple fait résonner le tam-tam pour appeler les fidèles. Ils accourent, portant, avec le *bày bettbór* et les *bày ben*, des mets préparés pour la fête. Après avoir fait trois fois le tour du temple en le tenant à leur droite, ils entrent dans la salle des fêtes où les bonzes disent des prières. L'une de celles-ci consacre aux morts les offrandes, une autre appelle le retour de la lumière.

A la pointe du jour, on offre aux bonzes un petit déjeuner, puis on rentre chez soi, remportant les *bày ben* ; mais vers la fin de la matinée, l'on s'en retourne au monastère pour offrir aux bonzes leur principal et dernier repas de la journée.

Les réunions et les prières se renouvellent ainsi pendant toute la quinzaine, les rites les plus importants ayant lieu le dernier jour.

**Le Cérémonial Royal.** — Au palais, les rites pour les morts ne commencent qu'au onzième jour de la lune décroissante.

Nous ne pouvons donner ici qu'un résumé très succinct de ces cérémonies, qui se distinguent des célébrations populaires moins par les rites que par leur faste et leur solennité.

C'est ainsi, par exemple, que les « fleurs de ben » sont plus nombreuses qu'ailleurs, car elles remplacent les *bày bettbór* familiaux. Elles sont, comme ailleurs, en construction pyramidale, mais entre les « fleurs tremblantes » se trouvent des décorations diverses, sculptées dans du cœur de canne à sucre sauvage, et à la base sont suspendues des représentations de crocodiles et de nâga, faites en clinquant.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Les rites ont lieu dans la salle du trône, où l'on place une statue d'argent du Buddha, consacrée l'année précédente ; à la fin de la quinzaine des Morts, une nouvelle statue du Buddha sera consacrée.

A partir du 11<sup>me</sup> jour de la lune décroissante, des bonzes viennent réciter des prières dans la salle du trône. Ils reviennent dès quatre heures le lendemain matin, et prient jusque vers dix heures, où un repas leur est offert. L'après-midi du 12<sup>me</sup> jour, ils sont remplacés par d'autres bonzes. Le rythme se renouvelle jusqu'à la fin, comme dans les premières vingt-quatre heures, et les variantes rituelles s'inscrivent dans cette sorte de résumé que nous avons fait.

Les prières qui se déroulent dans l'après-midi du 13<sup>me</sup> jour, et durant la matinée du lendemain, sont spécialement destinées aux quatre derniers souverains, Leurs Majestés Ang-Duong, Norodom, Sisowath et Monivong.

Le Roi, la famille royale, la cour et les dignitaires y assistent et le représentant de la France vient participer aux rites de la matinée du 14<sup>me</sup> jour.

Alors a lieu le *bangskól* où est rappelée la vanité des choses humaines, et où l'on intercède pour le repos des âmes. Durant qu'il a lieu, les bonzes tiennent un cordon de fils de coton écru, dont l'une des extrémités repose dans une coupe d'eau bénite posée devant le Chef des Bonzes, et dont l'autre entoure le pavillon où sont déposées les cendres de la famille royale, sorte de fil conducteur mystique liant ceux qui prient et les morts.

Puis le Roi et le représentant de la France, qu'imitent tous les assistants, présentent des fleurs aux statues des rois défunts. Les *bàku* récitent des stances de bénédiction et le Chef du Protocole invoque leurs esprits, faisant des vœux pour leur bonheur dans l'Au-Delà.

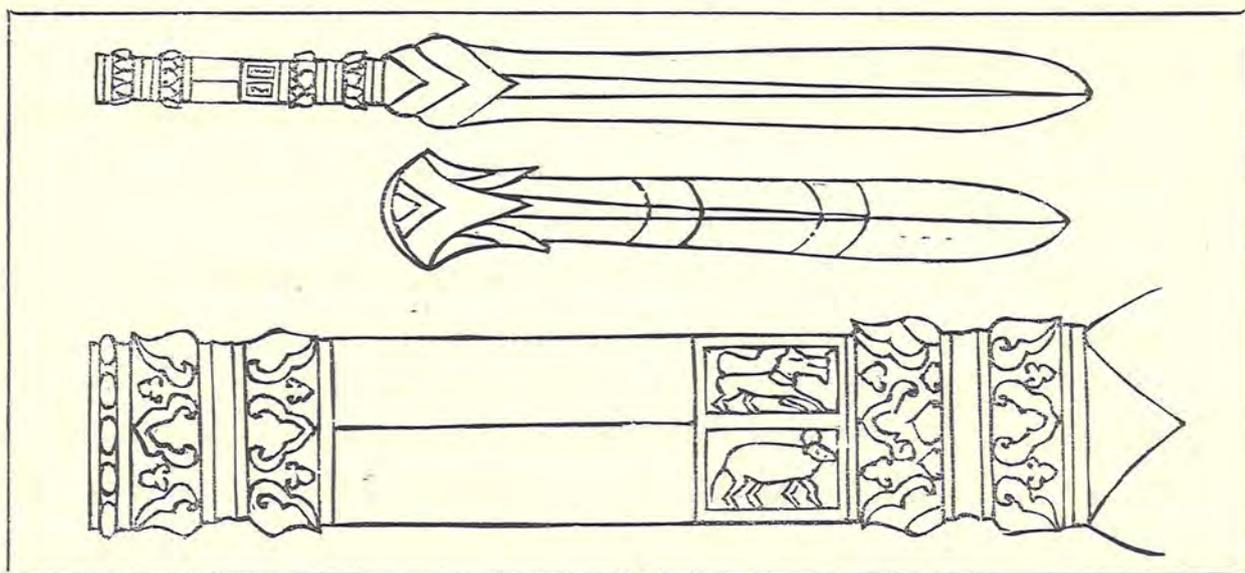
## LA QUINZAINE DES MORTS

---

A neuf heures du soir, de nouveau, la famille, la cour et les dignitaires se réunissent autour de Sa Majesté pour la « Réunion des Ben ». Doivent être également présentes à la cérémonie les quatre épées des Sdéc Trành'.

Jadis, lorsque le royaume s'agrandissait, ou lorsque son étendue le nécessitait, le Roi choisissait, parmi les princes de sa famille, des Sdéc Trành', Rois Feudataires, qui régnaient sur les régions limitrophes, et qui étaient, au plus, quatre, suivant les quatre points du compas. Il leur remettait une couronne, une épée et un sceau.

Les couronnes et les sceaux ont disparu, mais les épées sont gardées, de nos jours, par des brahmanes, dans la pagode de *Bàrày* (Kompong-Thom). Toutes quatre semblables, ces épées ont des formules magiques gravées sur la lame, et sur la poignée sont représentés quatre



animaux qui symbolisent probablement les quatre points cardinaux. De même que, jadis, les Sdéc Trành' venaient à la capitale honorer les esprits de leurs ancêtres, de même les épées qui les symbolisent doivent être présentes lors des offrandes aux morts royaux.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

En outre, deux tables ont été placées en face des statues royales. Sur l'une, destinée aux rois défunts, tous les objets sont en or ; sur l'autre, réservée aux mânes des membres de la famille royale, tous les objets sont en argent. Un guéridon supporte des vases remplis d'eau de coco.

En arrivant, le Souverain allume deux cierges placés devant les statues. Neuf *bàku* récitent des stances de bénédiction. Ayant fini, par trois fois ils versent de l'eau bénite sur les paumes de Sa Majesté, tandis que sonnent les conques, puis lui offrent une feuille de *phnou* qu'il place au-dessus de son oreille gauche, en signe de bonheur.

C'est au tour du Chef de Protocole d'invoquer les mânes, et demander leur protection pour le bonheur du Roi, et celui de tous les habitants du Royaume, de quelque race qu'ils soient, grands ou petits, puissants ou misérables.

Alors, le Monarque se prosterne devant ses Ancêtres, et verse, en leur honneur, lentement, de l'eau de coco dans des verres. Quatre par quatre, les princes font de même, puis les ministres et les mandarins.

Ceci fait, la Reine-Mère accomplit le même rite, puis les princesses, puis les épouses des ministres ou des mandarins et les femmes de la cour.

Lorsque ce rite a été accompli, a lieu la lecture des textes sacrés, dont celle de la vie du Buddha.

Alors a lieu la consécration de la nouvelle statue du Buddha. La cérémonie étant à peu près la même, en cette même nuit, dans les différentes pagodes du Cambodge, nous en reparlerons dans le paragraphe suivant.

Il faut noter, cependant, que les rites du versage de l'eau de coco et de la consécration de la statue du Buddha se font au Palais vingt-quatre heures plus tôt qu'ailleurs.

Les prières ont duré toute la nuit. Au petit matin, l'on remplit de vivres une réduction en bois de la Maison Flottante, et on l'amène jusqu'à la berge. Les offrandes sont transférées dans une embarcation de tronc de bananier, qu'on hâle jusqu'au milieu du fleuve, où on la laisse aller à la dérive, emportant avec elle les âmes des morts vers leur séjour habituel.

Un nouveau *bangskól* et un dernier repas aux bonzes clôturent les fêtes.

Parallèlement à ces cérémonies, les *bàku* font des offrandes aux principales divinités brahmaniques, dans le pavillon qui leur est consacré. Ils les invitent cérémonieusement à sortir de leur retraite de la saison des pluies.

**Rites populaires et paysans.**— Le dernier jour du mois de *photrobot*, considéré comme le plus important de la quinzaine des morts, est celui du *pracum ben* « rassemblement des *ben* »

La veille, dans toutes les familles cambodgiennes, on s'affaire pour la confection de gâteaux à base de riz gluant, enveloppés dans des feuilles de bananier et cuits à la vapeur. Ils seront offerts aux bonzes, parfois aux amis et connaissances, et les esprits des morts en auront leur part.

Cependant, la salle des fêtes est décorée à nouveau, car, dès la nuit tombée, commencent les célébrations religieuses qui dureront jusqu'au lendemain.

Cette nuit là, comme nous l'avons indiqué pour les cérémonies royales, on fait le *bangskól* pour le repos des âmes, et l'on consacre une image du Buddha.

Lorsque le Buddha, troublé par le spectacle de la vieillesse, la maladie et la mort, quitta la vie princière pour chercher un remède aux

maux des hommes, il commença par se livrer à l'ascétisme. Mais il comprit bientôt que ce n'était pas la bonne voie, et la tradition veut qu'à ce moment, une jeune fille, Nāng Sôcâtà, lui offrit un mets, fait des ingrédients les plus purs, qu'il accepta.

Il s'était installé sous un figuier sacré, et c'est là qu'il parvint à l'Illumination. Mais auparavant son éternel ennemi, Mâra, s'était présenté devant lui et, furieux de ne pouvoir le détourner de la bonne voie, avait lancé contre lui ses hordes démoniaques. Le Buddha, comme témoin de ses œuvres, avait appelé la terre qui, tordant sa chevelure, en fit sortir des flots qui noyèrent les armées de Mâra.

C'est en souvenir de ces événements que sont célébrés les rites qui accompagnent la consécration d'une statue du Buddha.

Ainsi, en mémoire de Nāng Sôcâtà, des vierges décortiquent à la main du riz choisi, qu'elles pilent et font cuire, avec de l'eau de coco, à la flamme des cierges. Ainsi, avant que ne paraisse le jour, de jeunes garçons s'avancent, qui représentent les troupes de Mâra, et des jeunes filles, en leur lançant des pétales de lotus, symbolisent leur destruction par les flots issus de la chevelure de la Terre.

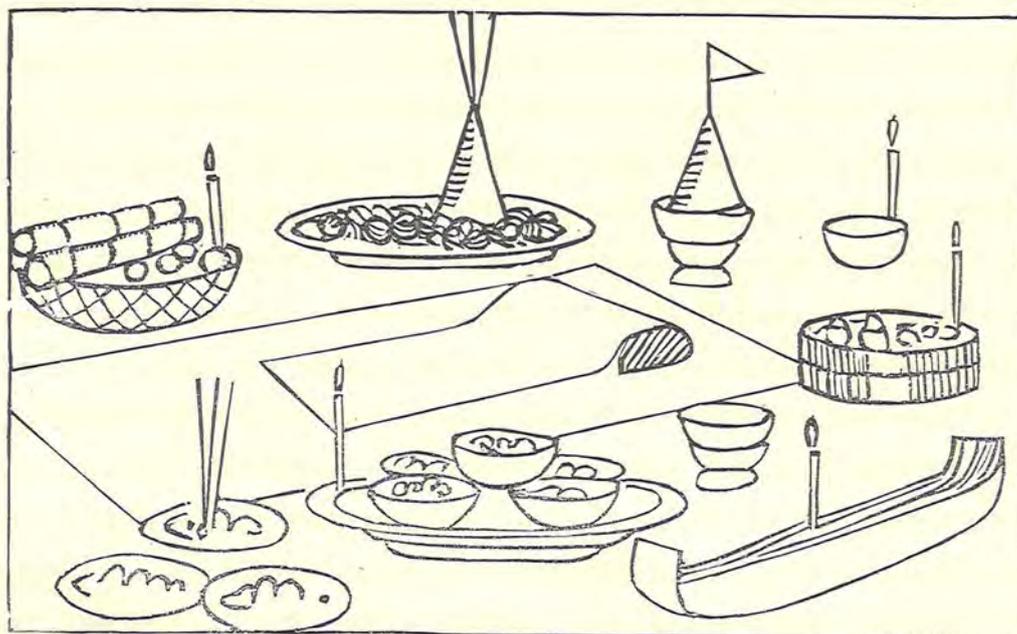
A l'aube, les fidèles s'en retournent chez eux pour un court repos. Mais ils reviennent à la pagode vers le milieu de la matinée, portant le plateau du *bây bettbór* entouré des *ben*, les plateaux d'offrandes et de mets divers, préparés avec d'autant plus de soin que, ce jour là, invisibles, les morts participent au festin offert aux bonzes. En certains lieux, l'on procède à l'ordination des *yāy cí*, femmes âgées qui se consacrent à la vie monastique, en faisant tourner autour d'elles les *popíl*.

Vers la fin du jour, dans chaque maison, chaque famille se réunit pour un banquet en l'honneur de ses morts. Une natte est étendue, sur laquelle est placé un oreiller recouvert d'une toile blanche. De part et d'autre sont disposés les mets, les gâteaux, le *bây bettbór* et les *ben*.

## LA QUINZAINE DES MORTS

---

Le chef de famille, allumant bougies et baguettes d'encens, invite les mânes à participer au festin, et leur demande de veiller sur leurs descendants. Souvent aussi, il invite les esprits des amis chers à venir participer à la fête.



Le lendemain matin, premier jour du mois d'*àsôc*, avant qu'il ne fasse clair, on met à l'eau un esquif creusé dans le tronc d'un bananier, et contenant des gâteaux et diverses offrandes. Après un dernier adieu aux morts, l'on abandonne l'embarcation, en demandant aux âmes de s'en retourner aux lieux d'où elles sont venues.

Dans les villages entourant Phnom-Penh, ce même matin, a lieu le *Thvây Prâh Phum*, célébration en l'honneur de l'Auguste Sol. Comme la veille, des offrandes sont disposées autour d'une natte, et l'on invoque les divinités gardiennes du sol et de la terre pour la prospérité des moissons.

Parfois, tout de suite après l'invocation, les enfants, qui attendent sous la maison, frappent, en faisant autant de bruit que possible, contre

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

les pilotis, en criant : « Auguste Sol, Auguste Terre, venez oh ! pour notre bonheur ! » Et c'est, pour eux, l'occasion de rires joyeux.

Par des fils de coton écri, noués autour du poignet du maître et de la maîtresse de la maison, autour de la colonne principale de la demeure, des cornes des bœufs, des instruments aratoires, une sorte de lien mystique est créé entre les participants de la communauté familiale.

On met également de l'huile et de la poudre sur les cornes des bœufs, en s'excusant des fatigues qu'on leur a fait subir dans le courant de l'année.

Ensuite, les paysans vont dans leurs rizières avec autant de *cram* qu'ils ont de champs. Les *cram* sont des bambous dont le sommet est fendu ; les lamelles ainsi formées sont, au moyen de lianes, tenues écartées en une sorte d'entonnoir, au bord duquel on attache les plumes noires d'un poulet, et que l'on remplit de riz et de met.

Chacun des *cram* est planté à l'angle nord-est de la rizière, et le cultivateur se recueille un instant pour demander de belles récoltes.

En différents lieux, on jette dans les champs des morceaux de *ben*, pour obtenir la prospérité des moissons.

Les fêtes sont finies, le dur travail du repiquage du paddy va se poursuivre dans le Cambodge.

## La Sortie du Vossà

---

La fin de la période de retraite observée durant trois mois par le clergé bouddhique est célébrée à la pleine lune du mois d'*àsòc*. C'est ce qu'on appelle *cénh vossà* (sortie du vossà).

Le même jour, les *bàku* invitent Çiva, Umâ, Ganeça, Nârâyana et Balarâma, à sortir, eux aussi, de leur retraite.

Dans toutes les pagodes, les bonzes se réunissent pour confesser leurs péchés. Puis les fidèles apportent des présents, dont certains sont fixés par la tradition, chacun offrant les siens au bonze dont il a, le jour du *phcum ben*, tiré au sort le nom.

Aux prières et aux récitations de la Loi est ajoutée, en cette occasion, la lecture du Vessantara Jâtaka. C'est l'histoire de l'une des vies antérieures du Buddha, où celui-ci était, déjà, si détaché des biens de ce monde qu'il fit don à un mendiant de sa femme et de ses enfants.

La nuit de la pleine lune du mois d'*àsòc*, a lieu la fête du *loy pratíp* ou « flottage des lumières ».

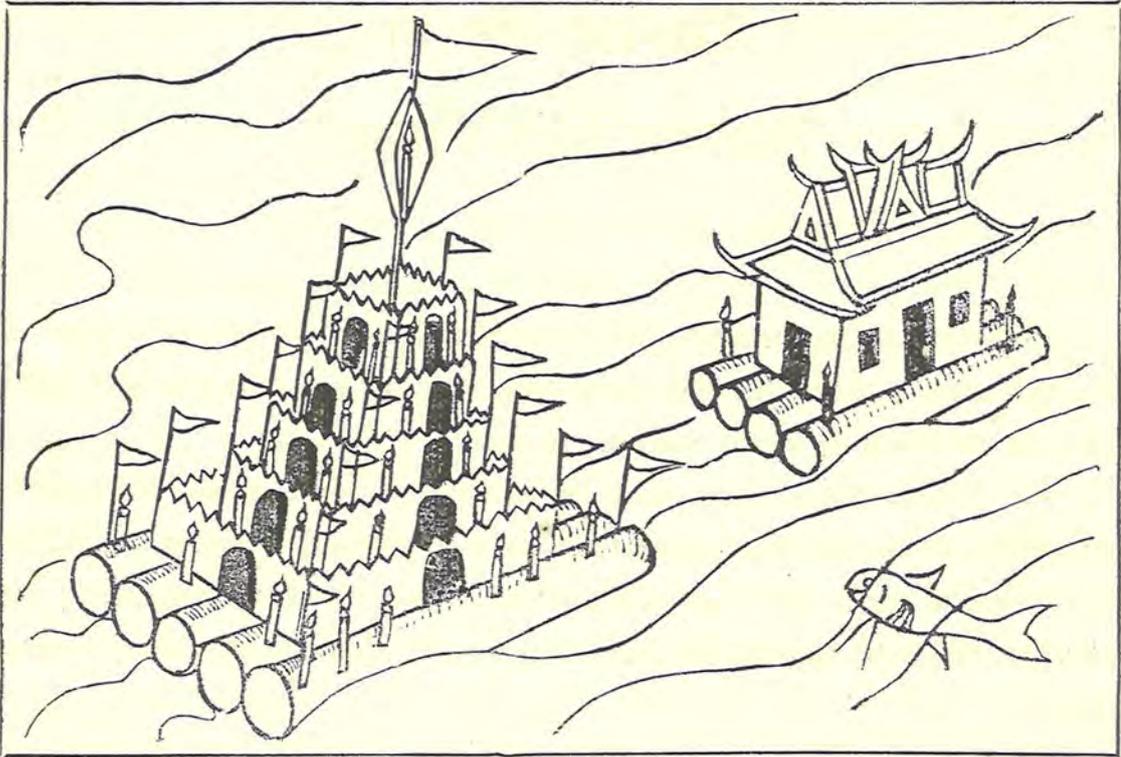
Pour cela, on fabrique avec des troncs de bananier un radeau portant une construction légère ornée d'oriflammes et de bougies. Celle-ci, aux dimensions parfois considérables, représente soit un temple, soit le *Prâh Cólàmonei*. Ce dernier est surmonté d'une sorte de lanterne, appelée *kansòm tàòr*, ce qui désigne le nid d'une espèce d'abeille géante.

On transporte au bord de l'eau cette construction, qui, après une invocation aux Trois Joyaux (le Buddha, la Loi, le Clergé) est chargée d'offrandes. Des prières sont dites, hommage est rendu aux Empreintes

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

du Buddha, et les villageois demandent pardon à l'Eau et à la Terre de les avoir polluées en cours d'année. Puis le radeau est mis à l'eau.



Le plus souvent, avant d'être abandonné au courant, le radeau est hâlé par une barque richement ornée, remplie de bonzes, et suivi par toute une procession nautique. Dans beaucoup de villages, des courses de pirogues sont disputées à cette occasion.

Diverses légendes expliquent la coutume du « flottage des lumières », mais deux d'entr'elles sont particulièrement connues. D'après l'une, la fête est pour honorer une Dent du Buddha gardée par le Roi des Nâga au fond des eaux, d'après l'autre, elle est en souvenir du jour où, sur la demande des nâga, le Buddha laissa ses Empreintes pour que les animaux aquatiques puissent participer au culte.

Les mêmes explications sont données pour la Fête des Eaux, qui a lieu exactement une lunaison plus tard.

## La fin de la Saison des Pluies

---

Pendant toute la période qui s'étend entre le premier jour de la lune décroissante d'*àsòc* et la pleine lune de *kattik* peuvent être célébrés des *kathen* et des pique-nique nautiques.

Le *kathen* fut, dit-on, institué par le Buddha lui-même parce que certains de ses disciples avaient eu leurs vêtements souillés de boue, en allant, après la sortie du *Vossà*, chercher l'aumône au long des chemins détrempés ; il leur permit donc de recevoir des fidèles des vêtements propres.

Pour cette raison, les habits règlementaires des bonzes sont la base obligée des présents faits aux religieux pour le *kathen*. Mais on y ajoute bien d'autres choses : sébiles, chaires à prêcher, instruments de travail pour la pagode, moustiquaires, vaisselle, nourriture.

Un groupement quelconque, comme par exemple tous les employés d'un même bureau, met en commun les dons, et s'occupe de l'organisation de la fête, auxquels participent amis et parents. Une pagode est choisie, autant que possible parmi celles dont la paroisse est pauvre. Il est impossible qu'une pagode soit l'objet de plus d'un *kathen* dans l'année.

Le soir qui précède le jour choisi, les présents réunis sont placés sur une sorte de litière, transportée en un petit cortège avec orchestre ; une timbale placée au milieu des objets reçoit les dons des passants. La

litière est amenée au point de ralliement, où sont dites des prières, suivies, le plus souvent, de réjouissances diverses : représentations théâtrales, chants et danses.

Là, tout le monde se retrouve, le lendemain matin, pour le départ. Les fidèles ont revêtu leurs plus beaux atours, les cars qui doivent les amener vers la pagode élue sont décorés. Dans la campagne, on se contente de « remorques », sortes de nacelles sur deux roues tirées par un cycliste, où s'entassent les villageois, et les couleurs fraîches des corsages et des ombrelles éclatent dans le vert des rizières.

A l'arrivée, la foule fait trois fois, en le tenant à main droite, le tour du temple, précédée par les joueurs de *sàyàm* qui sont un agrément obligatoire de la fête.

Les *sàyàm* sont ces tambours en bois, de la forme d'un vase à col très long, dont le fond est une peau de python, et auxquels on met de petits jupons de couleurs vives. Les joueurs, qui portent les tambours en bandoulière, frappent la peau du plat des mains, avec un rythme très marqué, tout en dansant et chantant des chansons joyeuses.

Une fois la circumambulation terminée, le cortège entre dans la pagode où les bonzes sont assis ; les présents sont disposés devant eux. Les fidèles saluent l'image du Buddha, et reçoivent les règlements bouddhiques. Un bonze mesure les pièces de vêtements offertes et vérifie si elles sont conformes à la règle. Puis, au nom de tous, un *àcàr* offre les présents aux bonzes, qui récitent des stances de bénédiction.

Ensuite, un repas est offert aux religieux et les organisateurs prennent leur part des mets qui ont été, pour cette occasion, cuisinés avec amour. L'on ne rentre, souvent, que tard de la fête, l'une des plus joyeuses de l'année, et quand passent au retour, les véhicules, on peut entendre le battement des *sàyàm* et les chants des jeunes gens.

A la même époque, un autre genre de fête a lieu dans les régions recouvertes par l'inondation, où fleurissent des plantes appelées *snò* (nom scientifique : *sesbania paludosa*) dont les grappes de fleurs jaunes rappellent celles des cytises cultivés en Europe.

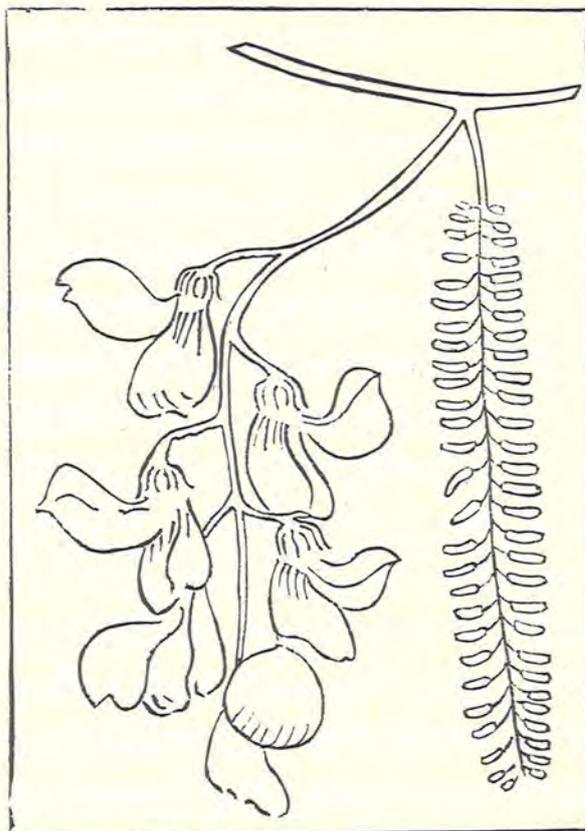
Entre les buissons, une première barque glisse, portant à l'avant une marmite emplie de pâte, et un foyer sur lequel chauffe de la graisse. Les femmes qui se trouvent dans le bateau courbent les branches pour tremper les fleurs d'abord dans la pâte, ensuite dans la graisse bouillante. Lorsqu'elles ont passé, les buissons de *snò* sont couverts de gros beignets.

Alors, les bonzes, suivis des villageois, vont en pirogue rechercher les gâteaux sur les plantes.

Ils ramassent aussi châtaignes d'eau et légumes aquatiques, avant de se rendre vers la terre émergée choisie comme but de réunion. On fait des courses nautiques, et, dans certaines régions, des pirogues montées par des femmes joutent avec d'autres montées par des hommes, tandis que, des unes aux autres, sont échangés chants et lazzis.

Une fois sur la terre haute, l'on s'affaire à préparer le pique-nique, où l'on mange poissons, tortues, légumes aquatiques et beignets de *snò*.

Ainsi, par cette fête, les Cambodgiens semblent vouloir, avant la cérémonie finale de la Fête des Eaux Royale, goûter encore aux présents de l'inondation qui a fertilisé la terre.



## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

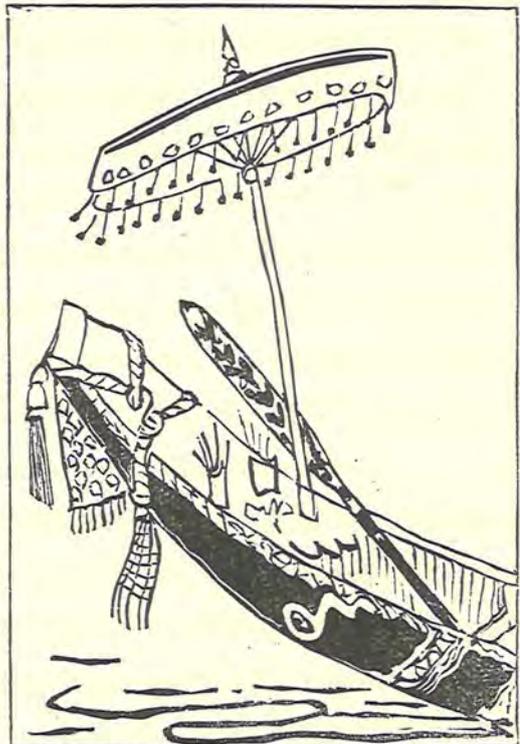
A la pleine lune de *kattik* a lieu la cérémonie la plus connue du Cambodge, celle que les Français ont l'habitude de nommer Fête des Eaux.

Les explications données de cette cérémonie sont les mêmes que pour le *loy pratip*. Les uns disent qu'elle a lieu pour remercier l'Eau et la Terre de leurs bienfaits et s'excuser de les avoir souillées ; d'autres que l'on honore les empreintes de pas du Buddha sur le sable du Nimmotã, fleuve du pays de Yônok (Laos) ; d'autres que c'est en souvenir d'un pont de bateaux fabriqué pour le Buddha qui devait arrêter la sécheresse dans le royaume de Vaiçâlî ; d'autres encore que l'on célèbre une Dent du Buddha gardée par le Roi des Nâga.

Le long du Mékong ou du Tonlé-Sap, les pirogues de course dorment toute l'année dans l'enclos des monastères. Lorsque vient le moment de les mettre à l'eau, des cérémonies ont lieu en leur honneur, pour les réveiller et attirer sur elles le succès.

Les rites ont généralement lieu en deux temps : la veille au soir et le matin du lancement. Le soir, après des prières à la pagode, l'on s'assemble autour de la pirogue sur laquelle ont été placées des offrandes. La rame laquée d'or du chef d'équipe est placée à l'avant, et, très souvent, une ombrelle est ouverte au dessus de la proue.

Dans bien des localités, un spirite incarne les génies qui protégeront la pirogue et apporteront aux gens la richesse et la santé. Sa natte est étendue près du flanc de l'embarcation, et quand au rythme des airs consacrés il est possédé,



il danse, mimant le rameur qui plonge la pagaie dans l'eau. Parfois, nouant des fils de coton, ou des mouchoirs, au poignet des équipiers, il attire sur eux la chance pour les courses à venir. Parfois, aspergeant d'eau bénite l'assistance, il amène le bonheur aux villageois.

Le matin, généralement, l'on place sur la pirogue des grands yeux dorés qui lui donneront la vie. L'orchestre joue les airs qu'il est coutume de faire entendre alors, puis, après trois grands cris, les rameurs soulèvent la longue embarcation, pour l'amener à l'eau.

A Phnom-Penh, trois après-midi de suite, les pirogues joutent de vitesse. Naguère, au soir du dernier jour, un câble était tendu au travers de l'eau. Un *bàku*, après une invocation au Dieu des Flots, s'avancait, le sabre levé, pour trancher la corde ; mais, simulant la terreur, par trois fois répétait le geste, avant de trancher la courroie de cuir. Aussitôt, les pirogues amassées en amont se ruaient vers la brèche, les rameurs poussant de grands cris, comme s'ils voulaient chasser les eaux vers la mer.

Chaque soir, le Roi allume les lampes qui, sur des bateaux glissant au long du fleuve, dessineront dans la nuit des images lumineuses. Ces bateaux correspondent au *loy - pratip*.

De semblables courses nautiques ont lieu dans certains grands centres éloignés de la capitale. C'est ainsi que les Cambodgiens de Cochinchine ont, à dix-sept kilomètres de Soctrang, leur Fête des Eaux ; une chronique locale mentionne qu'elle fut célébrée par le Sdéc Trành' qui régnait dans la région à la fin du XVI<sup>me</sup> siècle.

La pleine lune du mois de *kattik* est saluée par le Roi dans sa maison flottante. Il se mouille les paumes et le visage d'eau lustrale, dont il asperge les enfants au moyen d'une feuille de *phnou*, arbre qui, aux Indes, est consacré à Çiva.

Partout dans les campagnes, la même nuit, les gens se réunissent pour les Salutations à la Lune, soit dans un enclos privé, soit, le plus

souvent, dans l'enceinte d'une pagode. Là, une sorte de portique en bambou a été dressé, en un lieu où nul feuillage ne s'interpose entre la terre et le ciel. Peu avant le moment où la lune approche de « la verticale », la foule arrive, apportant des fruits et des légumes, ainsi que l'*ambôk* (préparation spéciale de riz nouveau), obligatoire en l'occurrence.

Tenant des baguettes d'encens allumées dans leurs mains jointes, tous saluent la Lune lorsqu'elle parvient au zénith. L'*àcâr* allume des bougies fixées sur la traverse du portique, qu'il fait tourner trois fois sur ses supports, et les laisse finalement brûler, la flamme en bas. En général, les bougies sont au nombre de trois ; celle du centre représente le *srôk* où l'on se trouve, les autres les deux *srôk* voisins. Sur le sol en-dessous d'elles, sont étalées des feuilles de bananier. De la façon dont les gouttes tombent, lentes ou pressées, grosses ou menues, l'on déduit comment seront les pluies de l'année suivante ; de la forme que prennent les taches sur les feuilles, on pronostique l'état de la moisson à venir.

Ceci terminé, non sans de courtoises discussions pour l'interprétation des taches de cire sur les feuilles, on fait avaler à ses amis, aux enfants, ou aux « vieillards édentés » — la coutume varie — des bananes ou de l'*ambôk* ; il faut que, la bouche pleine, ils fassent des vœux de prospérité, tandis qu'un voisin, leur tapant sur le dos, crie « Sàthú » (c'est bien !).

Parfois, quelques variantes locales agrémentent le rite. C'est ainsi qu'à Phum Thmei, du *Srôk* de Romdûol, trois personnes représentant des messagers d'Indra apparaissent au milieu de la fête. L'un demande pourquoi cette réunion. Le deuxième messenger inscrit sur un registre les souhaits des habitants, et le troisième, avec une banane en guise de sceau, applique des cachets sur les pages. Ainsi, le Dieu des Orages, quand seront engrangées les récoltes de l'année, enverra, en temps voulu, les pluies qui enrichiront la terre du Cambodge.

# Fêtes

## d'Anniversaire royal

---

Les fêtes d'anniversaire du Roi durent en général cinq jours, sauf dans les années qui portent le même nom d'animal que l'année de sa naissance, auquel cas elles durent une semaine. L'avant-dernier jour de ces fêtes correspond, dans le calendrier lunaire, au jour de la naissance.

Le principe de ces solennités est de prolonger la vie du souverain par des offrandes aux divinités et aux Trois Joyaux. Depuis Sisowath, les fonctionnaires viennent prêter serment, ce qu'ils faisaient auparavant deux fois par an, au mois de *cèt* et *photrobot*.

Durant les jours de fête, les mandarins exposaient des objets précieux sur des estrades appelées *tòk*, dans l'enceinte du palais. D'où le nom de Tàng Tòk (tous les *tòk*) donné à la célébration, par ailleurs nommée « Cérémonie de Prolongement de l'Auguste Vie ».

Depuis l'avènement de S. M. Sihanouk, dont l'anniversaire tombe le 11 lune croissante de *kattik*, et coïncide presque avec la Fête des Eaux, une véritable exposition des produits divers du royaume remplace le Tàng Tòk traditionnel. Des feux d'artifice et différentes représentations complètent, comme jadis, les réjouissances.

Le soir du premier jour, le Roi allume, dans la salle du trône, le Cierge de la Victoire. Fait de cire vierge et pesant sept kilos, ce cierge, qui mesure un mètre de haut — la base ayant dix centimètres de diamètre — est dressé dans un socle de bois, placé dans une « chambre » coiffée d'un toit pointu.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Assis devant cette « chambre », le Chef Suprême des bonzes attend le Roi, qui vient le saluer et reçoit des mains d'un page une bougie allumée, posée sur une coupe dorée. Il met le feu au Cierge, en récitant une formule qui loue la puissance du Buddha et demande pour lui-même la puissance.

Par ailleurs, la flamme est transmise à une lampe à pétrole, afin de pouvoir rallumer le Cierge au cas où il s'éteindrait. La tradition veut que, tant qu'il brûle, le Roi ne peut sortir de son palais.

Après des récitations de textes et de prières bouddhiques, les fonctionnaires viennent saluer leur souverain, et allumer des lampes en l'honneur du Triple Joyau et des dieux.

Récitations et prières sont dites durant les trois premiers jours, par autant de bonzes que le Roi compte d'années, plus une. Actuellement, leur nombre est réparti entre ces trois jours, et, le matin, le Roi offre un repas à ceux qui ont officié la veille.

Ainsi, le second jour, un repas est servi aux bonzes le matin. L'après-midi, ont lieu des prières bouddhiques ; elles sont suivies par des prières des Musulmans (1), les unes et les autres se déroulant dans la salle du trône. Repas aux bonzes et cultes bouddhique et mahométan se répètent le lendemain.

Le quatrième jour, anniversaire de sa naissance, le Roi est baigné suivant les rites que nous avons indiqués pour le Nouvel-An ; une salve de vingt-et-un coups de canon est tirée à ce moment. Après son bain, le Roi reçoit les vœux de ses sujets et de la population étrangère.

Le cinquième et dernier jour, les membres de la famille royale doivent prêter serment dans la Pagode d'Argent.

---

(1) Parmi les sujets du Roi du Cambodge, se trouvent les Chams, Musulmans qui, lors de l'anéantissement du Champa, trouvèrent asile en pays khmèr.

Là sont amenées, sur une litière, les statues des Panhca Ksetr (1) et l'Épée-Sacrée ; à côté, sont placées deux vasques pleines d'eau, où trempe une balle de fusil, et seize cruches d'eau.

Huit serviteurs viennent s'asseoir en deux rangs le long du mur ; deux tiennent une pique, quatre ont un sabre, deux autres tiennent un fusil.

Les dignitaires présents doivent être vêtus de blanc. Lorsque tous sont réunis, un *bàku* récite le texte du serment, appelant pour en être témoins les dieux et les *nāk-tà* et menaçant des pires malheurs le parjure. Une inscription de Sûryavarman 1<sup>er</sup>, gravée sur le pavillon d'entrée du Palais Royal d'Angkor-Thom, prouve que la teneur du serment n'a guère varié depuis le XI<sup>me</sup> siècle.

Après cette lecture, deux *bàku*, l'un tenant une lance, l'autre un *kriss*, approchent des vasques, et, par trois fois, feignent d'y plonger leur arme, puis l'enfoncent en remuant l'eau. Ils répètent les mêmes gestes pour les cruches. Puis ils recommencent, mais cette fois avec des flèches.

Alors, un secrétaire dit le texte du serment, répété phrase par phrase par les assistants, qui boivent ensuite l'eau du serment qui, versée dans des coupes où flotte une timbale, circule par ordre de préséance.

L'après-midi, les mêmes rites se renouvellent pour les femmes du Palais et les épouses des fonctionnaires.

Ensuite, le Roi, en présence du Chef des Bonzes, éteint le Cierge de la Victoire. Pour cela, il transmet la flamme du Cierge à la petite bougie qui avait servi à l'allumer, puis éteint celle-ci en appuyant la mèche sur des feuilles de bétel. Ce faisant, il prononce une formule

---

(1) Les cinq divinités brahmaniques dont nous avons donné les noms dans le chapitre sur la Sortie du Vossà.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

pour que, par la puissance du Buddha, tous les malheurs s'éteignent comme le Cierge, mais que la gloire et le bonheur demeurent en sa royale personne. Quand la petite bougie est éteinte, on considère que le Cierge de la Victoire l'est également, mais on le laisse brûler jusqu'à ce qu'il se consume.

## Cerfs - volants

---

L'étranger habitant au Cambodge peut, s'il est attentif, observer que, vers novembre, les enfants se mettent à jouer au cerf-volant. Il est, en effet, de tradition de les faire planer durant le mois de *măksir* : des jeux d'enfants conservent le souvenir d'une coutume qui, naguère, était solennelle.

A la pleine lune de *măksir*, suivant Aymonier, « les bonzes étaient invités à venir prendre leur repas dans la salle du trône et, à la nuit, le roi et ses mandarins lançaient leurs cerfs-volants aux esprits célestes ».

On ne sait à peu près plus rien de cette cérémonie. Des prières étaient dites, par les *băku*, sur le terrain d'où les appareils étaient lancés, et l'on possède encore la liste des offrandes faites à cette occasion, sans qu'on puisse savoir à qui elles étaient destinées. Le Roi, ou son représentant, allumait les lampes attachées aux cerfs-volants, marqués au sceau de leur propriétaire, et on les faisait planer jusqu'à la mi-nuit. On dit encore que, de leur vol, on déduisait la sécheresse ou les pluies de l'année à venir, mais la tradition est vague à ce sujet. Ce qui paraît certain, c'est que le roi Ang-Duong, fervent bouddhiste, voyait en ce rite un hommage au Prăh Cólămonei. Après sa mort, survenue en 1859, la cérémonie royale fut abandonnée mais, jusqu'à une époque toute récente, les bonzes faisaient planer des cerfs-volants au-dessus des pagodes.

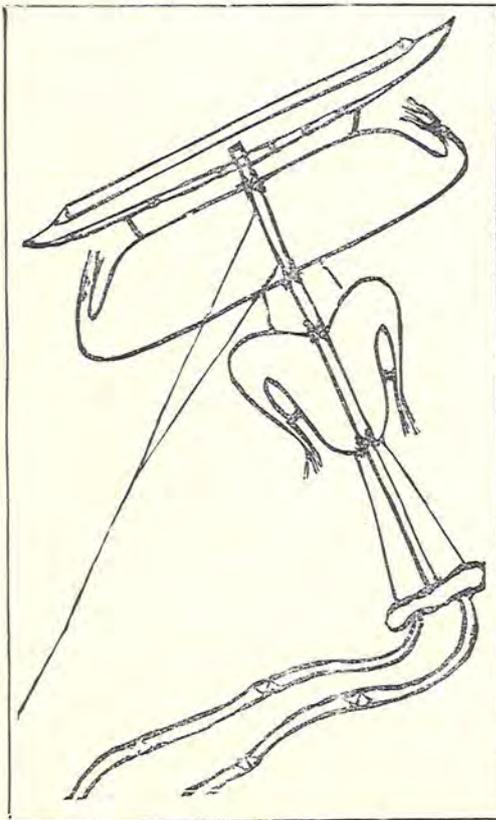
Ces instruments, nommés *khlèng*, ce qui veut dire « milan », ont des formes variées, mais celui qui était lancé rituellement était le

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

*khlèng phnong* qui avait alors trois ou quatre mètres de longueur. On le munit, à sa tête, d'un appareil sonore, nommé *èk*, qui a la forme d'un arc dont la corde est une lamelle très mince, attachée par deux filaments. Suivant la vitesse du vent, la lamelle vibre sur un ton plus ou moins aigu, ce qui produit de longues modulations.

Les Cambodgiens fabriquent également des cerfs-volants, soit en forme de parallélépipède, soit en forme de cylindre, ayant à l'intérieur une petite lampe : ce sont, en somme, des lanternes volantes, et c'est ainsi qu'ils sont nommés par les gens du pays, qui les font planer de nuit.

De plus, les Cambodgiens ont différents genres de *khlèng* qu'ils avaient l'habitude de faire combattre. Pour cela, on enduisait de glu, puis de verre pilé, la corde qui retenait les cerfs-volants. Il s'agissait d'emmêler au vol les cordes des combattants, et, par des manœuvres



savantes, de scier celle de l'appareil ennemi. Dans une autre forme de combat, les cerfs-volants étaient munis d'un « bec » fait d'un bambou bien aiguisé, qui devait déchirer l'adversaire et le faire tomber au sol.

L'histoire bien connue de Thmēnh Cei veut que ce héros populaire khmèr inventa le cerf-volant pour sortir de la prison où le Roi de Chine l'avait fait enfermer. Grâce à un enfant complice, le *khlèng* fut lancé au-dessus du palais où, toute la nuit, retentirent les tristes modulations du *èk*. Le Roi de Chine, très inquiet, interrogea ses devins sur la signification du bruit. Ils répondirent que c'était le chant d'un oiseau de malheur,

## CERFS - VOLANTS

---

qui retentirait chaque nuit, tant que « le sage du pays khmèr » resterait en prison. Tiré de sa geôle, Thmènkh Cei dévoila le secret au Roi de Chine, et fut envoyé dans son pays avec une nombreuse suite et d'abondantes richesses entassées dans des jonques. C'est depuis lors qu'il y a des Chinois au Cambodge et des cerfs-volants en Chine.

## La Pose des Seimà

---

La solennité de la pose des *seimà* ne devrait pas être, en réalité, comprise dans les cérémonies annuelles, mais il se trouve toujours, chaque année, un certain nombre de localités qui la célèbrent durant les mois prescrits (1). C'est une des fêtes cambodgiennes les plus importantes, et une croyance populaire veut que celui qui aura participé à sept poses de *seimà* sera délivré de tous péchés.

Un temple bouddhique ne peut être définitivement consacré que lorsqu'ont été posés neuf *seimà*, dont huit, situés aux points cardinaux et intercardinaux, délimitent la surface sacrée, le neuvième se trouvant à l'intérieur, enterré devant la statue du Buddha. Les *seimà* périphériques sont formés d'une « racine », qui est enterrée, et d'une « feuille », sorte de stèle où l'on sculpte généralement l'image d'une divinité qui salue (*těp pranàm*) en tenant entre ses paumes jointes des fleurs de lotus. Lors de la construction du premier monastère, du temps du Buddha, le dieu Indra lui-même veilla sur le *seimà* central qui, pour cette raison, porte le nom d'*Intokel* (Indra-enfour) et qui a cette particularité d'être uniquement composé d'une « racine »

Chaque « racine » est un monolithe ovoïde, dont le poids rituel est vérifié en le contrebalançant avec soixante *nāl* (2) de canne à sucre. Le moment précis où, toutes ensemble, elles doivent tomber dans les fosses creusées pour les recevoir, doit être calculé d'après les traités sur les jours et heures propices.

(1) Voir tableau de concordances à la fin du volume.

(2) Mesure valant environ six cents grammes.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Pour la fête, qui doit durer au moins trois jours et trois nuits, un minimum de vingt-et-un bonzes, provenant d'autant de monastères, sont invités. Les fidèles viennent en foule, campant sur place pour « tenir les points cardinaux ». Neuf *àcâr* attachés à différentes pagodes sont chargés des offrandes et des rites et, notamment, des autels dressés en l'honneur des divinités de l'espace. Celui auquel, par tirage au sort, est échu le centre, doit s'occuper de l'autel de Yâma, le Roi des Enfers, et dirige l'ensemble de la cérémonie. De celle-ci, nous ne pourrions décrire que l'essentiel.

Elle débute, en général, dans l'après-midi, par une procession qui fait faire trois fois le tour du temple aux « racines », sur lesquelles les fidèles ont collé des feuilles d'or ou jeté de l'eau parfumée et qui sont déposées au centre du temple. Prières et lectures de textes saints se poursuivent ensuite jusque tard dans la nuit. Le matin du second jour, les fidèles présentent de nombreux dons aux bonzes, et le culte reprend l'après-midi pour continuer jusqu'à minuit. Alors, a lieu la cérémonie de l'*Aphisek Prâh* qui se termine par la représentation de la défaite de Mâra (1).

Le matin du troisième jour est réservé à la préparation des fosses qui doivent recevoir les « racines » de *seimâ* : elles ont en général un mètre de côté sur un mètre de profondeur, celle du centre étant de dimensions supérieures, soit ordinairement un mètre cinquante de côté sur deux mètres cinquante de profondeur. Les fidèles jettent dans ces trous, principalement celui du centre, des bijoux, des outils, des cheveux, ou bien se fendent la chair d'un doigt pour faire couler un peu de sang, suivant leurs désirs de richesse, de réussite en tel métier, de qualités physiques ou morales pour une vie future. Ainsi, certaines gens

(1) Voir page 54.

pensent, lorsqu'ils jetent des cheveux dans la fosse, obtenir en renaissant une belle chevelure, ou croient, lorsqu'ils font goutter de leur sang, devoir être de cœur intrépide en une autre vie.

Au-dessus de chaque fosse est dressé un échafaudage qui maintient, suspendue par des cordes faites en fil de coton écru, la « racine de *seimà* », préalablement enveloppée d'un *sampot hól*.

Après les prières, les *àcàr* font offrande aux moines des *seimà*. Puis, grâce à des rotins, la surface du temple est divisée en carreaux, qui doivent avoir cinquante centimètres de côté suivant les uns, ou, suivant d'autres, être suffisamment grands pour deux pieds réunis. Dès que ce carrelage est prêt, nul ne peut pénétrer dans le temple, et les *àcàr* veillent à éloigner les animaux, car si l'un d'eux y mettait la patte, toutes les prières et tous les rites devraient être recommencés. Dans la nuit a lieu le *hattabàs*, où les bonzes doivent passer de carreau en carreau en récitant des stances qui sacralisent le terrain. Ce rite, naturellement, dure plus ou moins longtemps, suivant qu'il est accompli par un nombre plus ou moins grand de bonzes, celui-ci dépassant, parfois, la centaine.

Mais, comme il se peut que le terrain ait été préalablement consacré, il faut auparavant, en quelque sorte, le neutraliser par la récitation de stances qui « enlèvent » les anciens *seimà*. Elles sont dites par deux bonzes qui vont de la fosse centrale à la fosse est, puis à la fosse nord-est, puis à celle du nord, et ainsi de suite en finissant au sud-est.

Lorsqu'ils ont terminé, chaque *àcàr* se place auprès du *seimà* dont il a la charge. Des moines vont à celui du centre et demandent : « Quel est le symbole du centre ? ». L'*àcàr* répond : « Une pierre », et l'un des bonzes dit : « Cette pierre est le symbole du centre ». Le dialogue se fait en pâli, et se répète — le nom de l'orient seul changeant — dans le même ordre de mouvement que pour le rite précédent.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Ensuite, passant lentement de carreau en carreau et se rendant de fosse en fosse, les bonzes disent les paroles de sacralisation.

Le jour suivant est celui où l'on coupe les cordes qui retiennent suspendues les « racines » des *seimà*. Il faut que toutes tombent au moment propice, exactement en même temps. Pour que cela soit possible, les mouvements des dix-huit hommes chargés de cet acte grave sont réglés par des coups de tambour. Au premier coup, les neuf hommes qui tiennent chacun un coupe-coupe en ont posé le tranchant sur la corde, et les neuf hommes chargés d'un maillet le posent doucement sur le dos de la lame, pour prendre mesure de leur geste. Au deuxième coup de tambour, ils lèvent leur maillet, et, au troisième coup, l'assènent sur le coupe-coupe, tranchant ainsi le lien qui retient le *seimà*.

Certaines gens ne doivent pas assister à ce rite. En quelques endroits, le chef de la pagode doit être absent durant qu'il a lieu ; ailleurs, il ne doit s'éloigner — à distance telle qu'il ne peut entendre tomber les *seimà* — que si l'année de sa naissance correspond à l'année où se fait la pose de *seimà*. Ceci veut dire que, si par exemple il est né en l'année de la chèvre, il ne doit pas assister à la cérémonie si elle se passe en une année de la chèvre. Ailleurs encore, tous ceux qui sont nés en une année correspondant à celle de la pose des *seimà* doivent être hors de portée du bruit de leur chute, sous peine de mourir jeunes. En quelques endroits même, seuls demeurent ceux qui ont un rôle effectif dans la coupe des courroies.

Trois coups de tam-tam rappellent les absents, et tous les fidèles se hâtent de combler les fosses, sur lesquelles on dresse les « feuilles » de *seimà*.

D'aucuns s'emparent de fragments des rotins qui ont servi à tracer les carreaux pour en faire des ceintures protectrices, ou du coton des cordes pour s'en fabriquer des ceintures ou des colliers « d'invulnérabilité ».

Lorsque tout est terminé, a lieu la « transmission des mérites », *chlang bôn*, grâce à quoi, non seulement ceux qui ont participé à la fête mais aussi les parents, morts ou vivants, de sept générations, recueilleront les fruits de l'acte pie dans une vie ultérieure. Si l'on a simplement reconstruit un temple à la place du précédent, on procédera uniquement à cette « transmission des mérites ». Les *àcâr* offrent symboliquement la pagode, les images du Buddha, les textes sacrés, aux moines du monastère. Ils aspergent le temple d'eau bénite, puis font tourner les *popil* ; enfin, ils bénissent ceux qui ont assisté à la fête, et qui répondent en chœur : *Sàthú !* ce qui équivaut à : « Ainsi soit-il ! ».

## Fêtes du « Troisième Mois »

---

Le jour de la pleine lune de *mākh* est célébré l'anniversaire d'une assemblée où le Buddha donna ses derniers conseils à ses disciples réunis, et leur annonça qu'il entrerait, trois mois plus tard, dans le Nirvāna.

La commémoration de cet événement a lieu de nuit, dans chaque pagode. Vers la tombée du soir, les bonzes entrent dans le temple, dont les fidèles font trois fois le tour avant d'y pénétrer et déposer leurs offrandes devant les statues, allumant bougies et baguettes d'encens. Lorsque tous ont pris place, un bonze dit les grands préceptes moraux, après quoi les dons sont consacrés au Triple Joyau.

Ensuite, les bonzes, se plaçant, deux par deux, devant les offrandes, louent les bienfaits du Buddha, sur l'air de *Tēsarophon*. Après la première strophe, l'un deux prononce un sermon dans lequel il raconte la vie du Buddha, puis tous recommencent à chanter sur le même air. Parfois, les laïques prennent part au chant, alternant avec les religieux. Dans certaines communautés, tout cesse à minuit, mais, le plus souvent, on continue jusqu'au matin, où la fête se termine par un repas offert aux moines.

La cérémonie royale est à peu près la même, mais se termine beaucoup plus tôt. De plus, le Roi envoie à quatre pagodes une paire de cierges, chacun long d'une coudée et pesant une demi-livre. La Reine-Mère fait un envoi semblable à deux autres pagodes.

Jadis, avait lieu une importante cérémonie, appelée Fête du Roi de *Mākh* car, pour cette occasion, était nommé un roi temporaire.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

On commençait par fabriquer, avec des gerbes de paddy envoyées de tous les coins du royaume, cinq « montagnes », dont l'armature était en bois différent pour chacun des points cardinaux et central. Le tout était entouré d'un *rāc vot'* ouvert aux quatre points cardinaux, orné de parasols à étages et de lanternes, et complété par des autels aux divinités de l'espace. Durant sept jours, avaient lieu les « processions du paddy », où princes et mandarins défilaient en charrettes richement ornées d'étoiles et de nāga.

La veille de la pleine lune, le brahmane qui devait remplir la fonction de roi temporaire se rendait en grand cortège au Palais. Il était précédé par les images en cire d'un homme tenant une serpe et une torche, de sa femme portant un panier plein de riz cuit, de leur fils et de leur fille. Des éléphants portaient le Roi de Mākh et le *bāy pī aling srou*, « riz cuit pour les esprits vitaux du paddy », la *Mē Huor* et la femme seconde, et deux bossus qui brandissaient des *kriss*. Des musiciens, des *bāku* soufflant dans des conques, et deux cents hommes portant matraque ou « bâton tordu » complétaient le défilé, qui tournait trois fois autour des « montagnes » de paddy. A leur sud, on laissait les images de cire, sur lesquelles les textes ne donnent aucune explication. Le brahmane se rendait à la salle des solennités publiques, où il était formellement ondoyé « pour prendre sur lui le malheur ». Il montait alors sur son éléphant et le cortège se reformait, plus important puisqu'il comprenait les charrettes des « processions de paddy » et un corps de ballet qui mimait la moisson... Trois fois encore, on tournait autour du paddy puis le roi temporaire était accompagné chez lui.

Le surlendemain, le Roi de Mākh mettait le feu aux mannequins de paddy ; on jetait ensuite de l'eau pour éteindre. Les grains de paddy ainsi grillés et « rafraîchis » étaient distribués aux gouverneurs de provinces, qui les donnaient aux cultivateurs pour les mêler aux semences.

Un peu de ce grain était introduit dans le paddy du grenier royal que le Roi de Mākh piétinait. Le soir même, il abdiquait.

La cérémonie populaire correspondant à ces rites est encore célébrée dans de nombreux villages. Suivant les localités, on donne à cette fête des noms différents. Les plus fréquents sont ceux de « offrande au feu » ou « entassement des monts de paddy » ou « brûlage du paddy ». Les rites varient également d'un village à l'autre, et la description qui va suivre n'est qu'un résumé de ce qui se fait le plus souvent.

Chaque famille apporte, sur le terrain consacré, un panier de paddy nouveau qui est versé sur une natte placée dans un *rāc vot*, flanqué d'autels aux divinités de l'espace. Les tas de paddy doivent former cinq « monts ». Près de là, des bonzes ont été invités sous un hangar spécialement construit pour l'occasion. Devant eux, avec les *bāysei* et *slāthor* habituels, sont placés un arc et huit flèches.

Après les prières, le maître de cérémonie tire ses flèches dans les huit directions. Puis, il brise l'arc, et jette les débris dans un feu qui a été allumé non loin du hangar. Alors, les bonzes — parfois en passant sur un « pont » formé par les corps des hommes étendus sur le sol — se rendent vers de grandes jarres d'eau rassemblées par les fidèles qui les douchent avant qu'ils n'aillent se sécher près du feu.

Autrefois, le paddy qui avait été amoncelé par les fidèles était brûlé ; de nos jours, le produit de sa vente revient à la pagode.

La légende la plus couramment racontée dit que, jadis, un *pacceka buddha*, voulut convertir un chasseur. Mais l'homme n'écouta pas, et continuait à tuer les bêtes. Par la puissance du *buddha*, le chasseur, alors qu'il bandait son arc, fut figé dans son acte meurtrier. Une fois délivré de son étrange immobilité, l'homme fut gagné par le repentir. Comme la pluie tombait à torrents, il brisa son arc, ses flèches et son carquois, pour en faire du feu et sécher le *buddha* dont il devint le fidèle disciple.

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Dans certaines localités, au clair de lune, les paysans jouent à une sorte de hockey où, avec des crosses, on envoie une boule de bois enflammée. Mais ce jeu tend à disparaître, ou à se pratiquer en n'importe quel mois de la saison sèche.

C'est en *mākh*, le plus souvent, que les bonzes observent hors de leur monastère, une retraite (*borivàs'*) de quelques jours, où ils s'infligent diverses pénitences. Le plus particulier des rites accomplis à cette occasion est celui appelé *cangkram* où le pénitent doit exécuter, la nuit, dans le plus absolu silence, une marche lente dont chaque pas doit être fait en plaçant le talon de l'un des pieds touchant la pointe de l'autre.

Par cette retraite, les bonzes se délivrent des fautes vénielles qu'ils auraient pu involontairement commettre et paient leur dette de reconnaissance envers les parents qui ont peiné et souffert pour les élever.

En beaucoup de lieux, c'est également au mois de *mākh* que se fait le *lòng rông*, cérémonie d'exorcisme qui doit assurer la santé.

Les familles qui ont un même *cûor cambuor*, c'est-à-dire un même génie protecteur, s'unissent en général pour la cérémonie. De nombreuses offrandes sont préparées, un vélum de toile blanche, orné d'images d'oiseaux et, parfois, de poissons, est tendu au-dessus du bat-flanc où prend place le spirite. Des « tambours des esprits », un violon bicorde, une sorte de flûte appelée *pei a*, forment l'orchestre. Au rythme de la musique, le spirite, qui se tient les yeux fixés sur la flamme d'une bougie collée au bord d'un bol, est possédé par les esprits : il tremble de tout son corps, et se met à danser. Alors, on lui présente les offrandes, qu'il reçoit au nom des esprits, et il promet la santé. L'alcool et les gâteaux sont distribués aux musiciens, qui les reçoivent également au nom des esprits.

C'est avec raison que les paysans appellent *Mākh* le Grand ce mois, riche en rites et en cérémonies.

## Exorcismes de fin d'année .

---

Les derniers jours de *phalkún*, précédant immédiatement le changement d'année dans le cycle des douze animaux, sont consacrés à des rites royaux d'exorcisme qui n'ont pas leur équivalent dans le peuple.

Cinq petites constructions légères sont dressées, où les *bàku* réciteront les formules de conjuration : quatre sont en dehors de l'enceinte du palais, la cinquième devant la salle du trône. Un cordon magique entoure le Palais. C'est à l'extérieur une corde en *sbó phlāng*, (*imperata cylindrica*) qui remplace, au Cambodge, l'herbe *darbha* du rituel brahmanique. A la porte sud, l'une des extrémités est attachée à une torsade de coton écru qui, tendue depuis la porte de l'est, pénètre dans l'enceinte par le sud, entoure tous les bâtiments, et, finalement, après avoir longé les parois intérieures de la salle du trône, s'enroule sept fois au sommet pointu de la « chambre » du Cierge de la Victoire, puis sept fois encore autour du dais abritant les bonzes exorciseurs, et se termine enfin sur l'estrade où d'autres bonzes disent les prières nocturnes.

Allumé par le Roi en présence du Chef Suprême des Bonzes, le Cierge de la Victoire doit brûler jusqu'à la fin des cérémonies. Pendant tout ce temps, demeurent dans la salle du trône les statues des Panhà Ksetr. Doivent également être présentes l'Épée-Sacrée, la lance du

## CÉRÉMONIES DES DOUZE MOIS

---

Vieillard - aux - Concombres - Doux (1), quelques armes de moindre importance, et, enfin, une feuille dorée sur laquelle est écrite une courte biographie du Roi.

Mais plus caractéristiques que cette fête sont les « bâtons précieux » destinés à expulser les mauvais esprits. Ils sont formés avec deux pointes de feuilles de palmier à sucre, nouées, sur lesquelles sont inscrites des formules magiques : on les fabrique par centaines, car chacun des invités doit en recevoir un. Chacun reçoit, également, un *aphisamor*, qui est une corde de coton où sont pendus cinq morceaux de feuille de latanier inscrits de formules magiques, et qui doit se porter en bandoulière.

Ces deux genres d'objets ne sont employés que pour la cérémonie de fin d'année, mais le *klòk*, distribué pour la même occasion, et qui est une torsade de coton s'enroulant autour de la tête, est employé pour différents rites, comme celui de la « conjuration des malheurs » ou celui de la tonte de la houppe. Les uns et les autres sont distribués l'avant-dernière nuit. Parés de *klòk* et d'*aphisamor*, les assistants tiennent les « bâtons précieux » tandis que les bonzes disent les formules d'exorcisme.

Jusqu'en 1948, le Roi, par un coup de feu, donnait le signal des salves de canon qui, toute la nuit, retentissaient en dehors de l'enceinte royale.

Le matin du dernier jour, le Roi est solennellement purifié par un bain, tandis que les *bàku* sonnent les conques ; puis, avec le Chef Suprême des Bonzes, il va éteindre le Cierge de la Victoire.

Enfin, pour délivrer définitivement le Palais des mauvaises influences de l'année écoulée, un moine âgé, à la fin de la dernière journée, asperge l'enceinte d'eau bénite.

---

(1) Ce personnage légendaire avait de si merveilleux concombres que le roi lui donna une lance pour les protéger des voleurs. Le roi voulut vérifier s'il faisait bonne garde et fut tué par le vieillard qui le remplaça sur le trône.

NOMS des ANIMAUX	CYCLE DE SOIXANTE ANS AVEC CORRESPONDANCES DANS L'ÈRE BOUDDHIQUE ET DANS L'ÈRE CHRÉTIENNE				
Cut RAT	Cut-Chasak 6e ANNÉE 2467 1924	Cut-Adthasak 8e ANNÉE 2479 1936	Cut-Samritthisak ANNÉE 0 2491 1948	Cut-Tôsak 2e ANNÉE 2503 1960	Cut-Catvâsak 4e ANNÉE 2515 1972
Chlov BŒUF	Chlov-Saptasak 7e ANNÉE 2468 1925	Chlov-Nopposak 9e ANNÉE 2480 1937	Chlov-Eksak 1re ANNÉE 2492 1949	Chlov-Treisak 3e ANNÉE 2504 1961	Chlov-Panhcasak 5e ANNÉE 2516 1973
Khâl TIGRE	Khâl-Adthasak 8e ANNÉE 2469 1926	Khâl-Samritthisak ANNÉE 0 2481 1938	Khâl-Tôsak 2e ANNÉE 2493 1950	Khâl-Catvâsak 4e ANNÉE 2505 1962	Khâl-Chasak 6e ANNÉE 2517 1974
Thas' LIÈVRE	Thas'-Nopposak 9e ANNÉE 2470 1927	Thas'-Eksak 1re ANNÉE 2482 1939	Thas'-Treisak 3e ANNÉE 2494 1951	Thas'-Panhcasak 5e ANNÉE 2506 1963	Thas'-Saptasak 7e ANNÉE 2518 1975
Rông DRAGON	Rông-Samritthisak ANNÉE 0 2471 1928	Rông-Tôsak 2e ANNÉE 2483 1940	Rông-Catvâsak 4e ANNÉE 2495 1952	Rông-Chasak 6e ANNÉE 2507 1964	Rông-Adthasak 8e ANNÉE 2519 1976
Mosành SERPENT	Mosành-Eksak 1re ANNÉE 2472 1929	Mosành-Treisak 3e ANNÉE 2484 1941	Mosành-Panhcasak 5e ANNÉE 2496 1953	Mosành-Saptasak 7e ANNÉE 2508 1965	Mosành-Nopposak 9e ANNÉE 2520 1977
Momí CHEVAL	Momí-Tôsak 2e ANNÉE 2473 1930	Momí-Catvâsak 4e ANNÉE 2485 1942	Momí-Chasak 6e ANNÉE 2497 1954	Momí-Adthasak 8e ANNÉE 2509 1966	Momí-Samritthisak ANNÉE 0 2521 1978
Momê CHÈVRE	Momê-Treisak 3e ANNÉE 2474 1931	Momê-Panhcasak 5e ANNÉE 2486 1943	Momê-Saptasak 7e ANNÉE 2498 1955	Momê-Nopposak 9e ANNÉE 2510 1967	Momê-Eksak 1re ANNÉE 2522 1979
Vok SINGE	Vok-Catvâsak 4e ANNÉE 2475 1932	Vok-Chasak 6e ANNÉE 2487 1944	Vok-Adthasak 8e ANNÉE 2499 1956	Vok-Samritthisak ANNÉE 0 2511 1968	Vok-Tôsak 2e ANNÉE 2523 1980
Rokà COQ	Rokà-Panhcasak 5e ANNÉE 2476 1933	Rokà-Saptasak 7e ANNÉE 2488 1945	Rokà-Nopposak 9e ANNÉE 2500 1957	Rokà-Eksak 1re ANNÉE 2512 1969	Rokà-Treisak 3e ANNÉE 2524 1981
Ca CHIEN	Ca-Chasak 6e ANNÉE 2477 1934	Ca-Adthasak 8e ANNÉE 2489 1946	Ca-Samritthisak ANNÉE 0 2501 1958	Ca-Tôsak 2e ANNÉE 2513 1970	Ca-Catvâsak 4e ANNÉE 2525 1982
Kor PORC	Kor-Saptasak 7e ANNÉE 2478 1935	Kor-Nopposak 9e ANNÉE 2490 1947	Kor-Eksak 1re ANNÉE 2502 1959	Kor-Treisak 3e ANNÉE 2514 1971	Kor-Panhcasak 5e ANNÉE 2526 1983

## CALENDRIER DES FÊTES <sup>(1)</sup>

<p>5°) <b>Cèt</b> : 29. Mars - Avril. <i>Mois des poses des seimà.</i></p>	<p>Le 1er jour lune croissante : CHANGEMENT D'ANNÉE CYCLIQUE</p>	<p>} Nouvel-An correspondant au 12 ou 13 avril et tombant entre le 4 lune croissante de cèt et le 4 lune croissante de vissakh</p>	<p>} Cérémonies locales en l'honneur des Nāk-Tà</p>
<p>6°) <b>Vissàkh</b> : 30. Avril - Mai. <i>Mois des mariages et des poses des seimà.</i></p>	<p>Pleine lune : SALAKAPHOT ROYAL ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE, DE L'ILLUMINATION ET DE LA MORT DU BUDDHA Le 4 lune décroissante : LABOURAGE ROYAL</p>		
<p>7°) <b>Cēs</b> : 29. Mai - Juin.</p>			
<p>8°) <b>Asàth</b> : 30. Juin - Juillet. <i>Mois des mariages (avant l'entrée dans le Vossà).</i></p>	<p>Le 14 lune croissante et pleine lune : ORDINATIONS ROYALES Pleine lune : ENTRÉE DANS LE VOSSA</p>		
<p>9°) <b>Sràp</b> : 29. Juillet - Août.</p>			
<p>10°) <b>Photrobot</b> : 30. Août - Septembre.</p>	<p>Le 1er jour lune décroissante : DÉBUT DE LA QUINZAINE DES MORTS Le 15 lune décroissante : RASSEMBLEMENT DES BEN</p>	<p>} Quinzaine des Morts</p>	<p>} Vossà</p>
<p>11°) <b>Asoc</b> : 29. Septembre - Octobre.</p>	<p>Le 1er lune croissante : ADIEU AUX MANES THVAY PRAH PHUM Pleine lune : SORTIE DU VOSSA</p>		<p>} Kathen</p>
<p>12°) <b>Kattik</b> : 30. Octobre - Novembre. <i>Mois de mariages.</i></p>	<p>Pleine lune : FÊTE DES EAUX SALUTATIONS A LA LUNE</p>	<p>} Pique-nique sur l'eau</p>	
<p>1°) <b>Māksir</b> : 29. Novembre - Décembre.</p>	<p>CERFS - VOLANTS</p>		
<p>2°) <b>Bōs</b> : 30. Décembre - Janvier. <i>Mois des mariages et des poses des seimà.</i></p>			
<p>3°) <b>Mākh</b> : 29. Janvier - Février.</p>	<p>Pleine lune : ANNIVERSAIRE DU DERNIER SERMON DU BUDDHA JEUX DE LA BOULE DE FEU Du 6 au 14 lune décroissante: OFFRANDE AU FEU ET MONTS DE PADDY EXORCISME COLLECTIF</p>		<p>} Borivas'</p>
<p>4°) <b>Phalkún</b> : 30. Février - Mars. <i>Mois des mariages et des poses des seimà.</i></p>	<p>Du 12 au 15 lune décroissante: EXORCISME ROYAL</p>		

Le numéro précédant le nom du mois est le numéro d'ordre qu'il porte dans le calendrier ; celui qui suit indique le nombre de jours

△△△△△△△△  
Imprimerie  
ALBERT PORTAIL  
Phnom - Penh  
▽▽▽▽▽▽▽▽

80 #

code  
24